



telos

Domuni Universitas Journal

N. 13/2024

DOMUNI pr@ss



Marie Monnet

Éditorial - L'intelligence artificielle surpassera-t-elle l'intelligence humaine ?

Didier Peters

L' intelligence artificielle. Une question de point de vue ?

Omer Kambale Mirembe

ChatGPT et recherche : appréciation des contenus sur la croissance économique et le libéralisme

Emmanuel Boissieu

ChatGPT en philosophie ou le retour du débat entre Descartes et Pascal

ISSN 2593-8436

Adresse : 1, Impasse Lacordaire, 31078 Toulouse Cedex 4, France

Email : telos@domuni.eu Tél. : +33 9 70 40 72 56

Directrice de la revue : Marie Monnet
Domuni Universitas (Mél. : monnet@domuni.eu)

Responsable d'édition : Caterina Erando
Domuni Universitas (Mél. : caterina.erando@domuni.eu)

Directrice de la Communication : Laure Chocun
Domuni Universitas (Mél. : communication@domuni.eu)

Telos - en d'autres termes, la cible, le but, la destination, la fin. Un mot grec riche en tradition. Un titre qui se résume à l'action de lancer une flèche. La source est identifiée, l'objectif aussi. Telos est la revue de Domuni Universitas, université principalement en ligne des dominicains, dont les enseignants, les chercheurs, les étudiants et les partenaires sont présents sur les cinq continents. La Revue Telos est ainsi une revue internationale en sciences humaines, sociales et religieuses, en libre accès, publiée sur Internet, dans le but de stimuler la réflexion et de contribuer au dialogue de la pensée.

Sa structure s'inscrit dans la tradition, celle de la disputatio, comprise non pas comme une vaine controverse, mais comme un lieu de rencontre de différents points de vue sur un même thème.

Les langues, les cultures et les expériences sont souvent très différentes, mais la diversité converge avec l'Internet, et plus particulièrement à travers cette revue scientifique.

[Pour découvrir tous les numéros.](#)

Sommaire

[Marie Monnet]

Éditorial - L'intelligence artificielle surpassera-t-elle l'intelligence humaine ?	4
------------------------------------------------------------------------------------------	---

[Didier Peters]

L' intelligence artificielle. Une question de point de vue ?.....	6
Introduction.....	6
Une question d'intelligence ?.....	8
Quelle intelligence artificielle ?.....	9
Une question de point de vue.....	13
Un sophisme du concret mal placé ?.....	14
Une approche processuelle.....	17
En guise de conclusion.....	22
Bibliographie.....	22

[Omer Kambale Mirembe]

ChatGPT et recherche : appréciation des contenus sur la croissance économique et le libéralisme.....	23
Introduction.....	23
Intelligence artificielle et ChatGPT, contenu sommaire.....	23
Conclusion.....	29
Bibliographie.....	29

[Emmanuel Boissieu]

ChatGPT en philosophie ou le retour du débat entre Descartes et Pascal	30
Quelques affirmations justes.....	31
Une lecture insuffisante.....	32
Le travail de l'étudiant.....	36
Bibliographie	38

Éditorial

L'intelligence artificielle surpassera-t-elle l'intelligence humaine ?

Marie Monnet

Les débats sont nombreux et englobent des réflexions techniques, éthiques, économiques et sociales. L'extrême automatisation des tâches, qu'elles soient répétitives ou analytiques, suscite des préoccupations et implique la nécessité de requalifier de nombreux postes, y compris ceux des professions scientifiques et intellectuelles.

Lors d'une rencontre des avocats du barreau de Paris, un bâtonnier, mi-angoissé, mi-amusé, a interrogé Xavier Niel pour savoir si les avocats seraient bientôt remplacés par l'IA. Celui-ci a répondu par l'affirmative, précisant que l'avocat serait remplacé par un autre avocat capable d'utiliser l'intelligence artificielle. L'on craint également la surveillance de masse, l'intrusion de l'IA dans la vie privée, le développement d'armes autonomes, ou encore, l'amplification des biais et des discriminations. Qui alimentera, par exemple, la base de données sous-jacente à un outil d'intelligence artificielle consacrée à la justice pénale ? Sur quel fondement telle ou telle décision sera prise à l'avenir, en matière politique, bancaire, social, judiciaire ?

Tous, nous pouvons faire l'expérience de l'IA et constater par nous-mêmes son immense potentiel. L'IA accroît la productivité, sans commune mesure avec les outils qui la précèdent, elle peut être une aide à la décision, synthétisant en un temps record de multiples informations. Elle permet des diagnostics médicaux plus précis, elle personnalise les traitements, elle accélère la découverte de nouveaux médicaments. Les climatologues en usent déjà pour une meilleure compréhension du processus de changement climatique. L'IA assiste les personnes porteuses de handicap dans leur vie quotidienne, et même certaines personnes âgées, apprécient la présence d'un « robot » équipé d'une IA, leur rendant de menus services dans leur lieu de vie. Comment penser donc l'humain et l'IA ? Quelle(s) régulation(s) sont-elles nécessaires ? Quels cadres législatifs peuvent-ils encadrer son usage et son développement ? Comment en garantir le respect ? Faut-il des agences de surveillance ? Des normes internationales pour harmoniser les disparités ? Plus profondément encore, sur quels principes éthiques peut-on fonder l'utilisation de l'IA ? Comment garantir le respect de la vie privée, la non-discrimination, l'équité, la priorité au bien-être humain ? Les développeurs d'IA doivent s'assurer que leurs systèmes sont explicables. Les décisions prises par l'IA doivent être compréhensibles et traçables, permettant aux utilisateurs de comprendre comment et pourquoi une décision a été prise.

Ces questions sont actuelles, et non futuristes. C'est pourquoi la Revue TELOS a souhaité les explorer. Dans un premier article, l'ingénieur belge et doctorant en philosophie Didier PETERS propose une analyse de ce qu'est l'intelligence, avant même d'approfondir le concept d'intelligence artificielle. S'inspirant du philosophe Alfred WHITEHEAD, il met en garde « contre le fait de confondre la carte avec le territoire ». En décalant ainsi la perspective, il s'agit pour l'auteur d'une "question de point de vue". Dans un article dense et bien documenté, nourri de la philosophie processuelle, il offre une réflexion particulièrement appropriée pour aborder la question de l'IA à son fondement. Dans le second article, le professeur d'économie Omer KAMBALE MIREMBE propose une démarche originale et inductive. Économiste, il s'appuie sur les résultats produits par ChatGPT à sa requête relative à la croissance et au libéralisme économique. Enfin, grâce à une intuition originale, le professeur de philosophie Emmanuel BOISSIEU revisite la problématique qui a opposé Pascal à Descartes, pour penser ce qui oppose les promoteurs de ChatGPT à ceux qui le rejette.

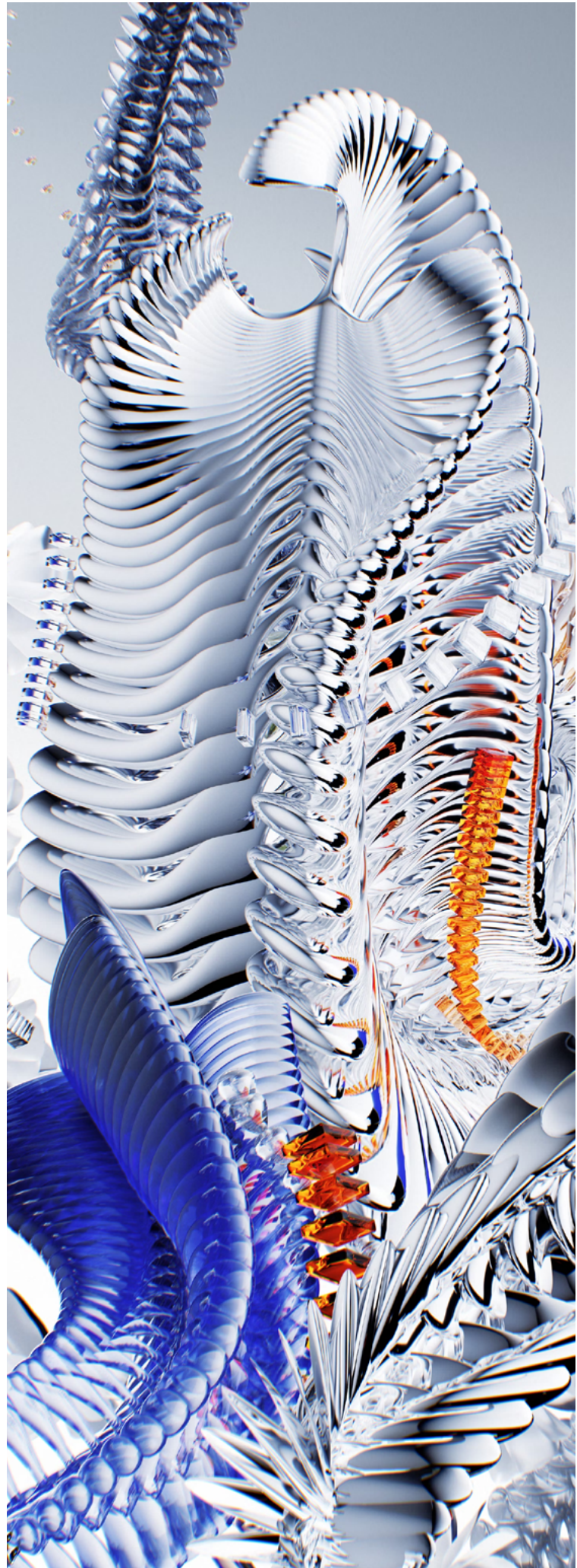


Illustration de l'intelligence artificielle (IA). Cette image explore l'IA générative et la manière dont elle peut renforcer la créativité des humains. Elle a été créée par Zünc Studio dans le cadre du projet Visualising AI lancé par Google DeepMind.

L'intelligence artificielle. Une question de point de vue ?

Didier Peters

Introduction

« Ce qui fait donc que de certains esprits fins ne sont pas géomètres, c'est qu'ils ne peuvent du tout se tourner vers les principes de géométrie. Mais ce qui fait que des géomètres ne sont pas fins, c'est qu'ils ne voient pas ce qui est devant eux et qu'étant accoutumés aux principes nets et grossiers de géométrie, et à ne raisonner qu'après avoir bien vu et manié leurs principes, ils se perdent dans les choses de finesse où les principes ne se laissent pas ainsi manier. On les voit à peine, on les sent plutôt qu'on ne les voit, on a des peines infinies à les faire sentir à ceux qui ne les sentent pas d'eux mêmes. Ce sont choses tellement délicates, et si nombreuses, qu'il faut un sens bien délicat et bien net pour les sentir et juger droit et juste selon ce sentiment, sans pouvoir le plus souvent le démontrer par ordre comme en géométrie, parce qu'on n'en possède pas ainsi les principes, et que ce serait une chose infinie de l'entreprendre. Il faut tout d'un coup voir la chose d'un seul regard, et non pas par progrès de raisonnement, au moins jusqu'à un certain degré. Et ainsi il est rare que les géomètres soient fins et que les fins soient géomètres, à cause que les géomètres veulent traiter géométriquement ces choses fines et se rendent ridicules, voulant commencer par les définitions et ensuite par les principes, ce qui n'est pas la manière d'agir en cette sorte de raisonnement. Ce n'est pas que l'esprit ne le fasse, mais il le fait tacitement, naturellement et sans art, car l'expression en passe tous les hommes, et le sentiment n'en appartient qu'à peu d'hommes. ».
Pascal, Géométrie-Finesse II – Fragment n° 1 / 2.

L'intelligence artificielle (IA) est devenue omniprésente dans nos sociétés modernes, façonnant de manière significative la façon dont nous travaillons, interagissons et vivons au quotidien. Cette technologie, qui consiste en des systèmes informatiques capables d'imiter certaines fonctions cognitives humaines, a progressé à pas de géant au cours des dernières décennies.

Au-delà des rêves les plus fous, l'intelligence artificielle (IA) a trouvé d'innombrables applications pratiques dans notre quotidien. Des ordinateurs portables aux téléphones portables, des applications diverses aux voitures autonomes, des logiciels de correction orthographique aux

traducteurs en ligne, des systèmes de reconnaissance vocale et faciale aux moteurs de recherche et aux jeux vidéo en ligne, l'IA est omniprésente. Les compagnies d'assurance et les prestataires de soins de santé peuvent désormais prédire l'état de santé futur des individus et leurs potentiels problèmes. Des programmes peuvent anticiper et organiser le trafic routier et aérien, contribuer à la découverte de nouveaux médicaments et à l'élaboration de plans de traitement pour les patients, analyser les marchés économiques, identifier les fraudes financières, composer de la musique, améliorer la production automobile et agricole, détecter les fausses nouvelles et le spamming, et bien plus encore.

Des robots intelligents peuvent accomplir des tâches que les humains ne savent ou ne veulent pas faire, comme les missions de sauvetage, les voyages dangereux dans l'espace ou sous l'eau, ou encore des calculs dont la rapidité dépasse l'entendement humain. Certains donc envisagent l'IA comme une solution aux plus grands défis de l'humanité : les maladies, la faim, le changement climatique, quand il ne s'agit pas de créer des compagnons et des aides robotiques pour les personnes âgées ou handicapées, et même des amis pour les individus isolés ou confinés à domicile.

Cette omniprésence de l'IA suscite à la fois fascination et appréhension, quand elle ne soulève pas des questions éthiques, sociales et politiques complexes s'agissant de l'impact qu'elle a sur nos vies. D'une part, l'IA étend le domaine du possible et promet de transformer radicalement nos modes de travail, nos modes de communication et nos interactions sociales.

D'autre part, elle soulève des préoccupations légitimes en matière de confidentialité des données, de sécurité, de biais algorithmique, de perte d'emplois et d'équité sociale. Les inquiétudes, légitimes, associées à sa montée en puissance, sont à l'origine de nombreux débats sur la responsabilité, la transparence et la réglementation de cette technologie.

Nous proposons dans cet article de partir de la notion d'intelligence, pour ensuite aborder plus particulièrement l'intelligence artificielle. Nous verrons que le problème de l'intelligence est, selon nous, doublement mal posé. D'une part que l'intelligence en tant que telle résiste à toute définition simple et univoque, et que, d'autre part, le concept d'intelligence artificielle résulte de ce qu'Alfred North Whitehead a nommé le sophisme du concret mal placé, consistant à prendre la carte pour le territoire. Nous proposerons finalement une approche différente s'appuyant sur la métaphysique processuelle.

Photo by Icons8 Team
on Unsplash



Une question d'intelligence ?

La première question que nous devons nous poser est une question de définition. Qu'entendons-nous tout d'abord par intelligence ? Les définitions qui lui sont données sont multiples. Citons, à titre d'exemples :

- L'intelligence est une aptitude mentale très générale qui implique notamment l'habileté à raisonner, à planifier, à résoudre des problèmes, à penser abstraitement, à bien comprendre des idées complexes, à apprendre rapidement et à tirer profit de ses expériences. L'intelligence ne se résume pas à l'apprentissage livresque, ni à une aptitude scolaire très circonscrite, ni aux habiletés spécifiquement reliées à la réussite des tests mentaux. Au contraire, elle reflète cette habileté beaucoup plus étendue et profonde à comprendre son environnement, à « saisir un problème », à « donner un sens » aux choses ou à imaginer des solutions pratiques. (François Gagné, Serge Larivée).
- Selon le Larousse, l'intelligence est :
 - L'ensemble des fonctions mentales ayant pour objet la connaissance conceptuelle et rationnelle : Les mathématiques sont-elles le domaine privilégié de l'intelligence ? Test d'intelligence.
 - L'aptitude d'un être humain à s'adapter à une situation, à choisir des moyens d'action en fonction des circonstances : Ce travail réclame un minimum d'intelligence.
 - Une personne considérée dans ses aptitudes intellectuelles, en tant qu'être pensant : C'est une intelligence supérieure.
 - La qualité de quelqu'un qui manifeste dans un domaine donné un souci de comprendre, de réfléchir, de connaître et qui adapte facilement son comportement à ces finalités : Avoir l'intelligence des affaires.
 - La capacité de saisir une chose par la pensée : Pour l'intelligence de ce qui va suivre, rappelons la démonstration antérieure.
- Si nous nous tournons vers Wikipédia, l'intelligence est l'ensemble des processus trouvés dans des systèmes, plus ou moins complexes, vivants ou non, qui permettent d'apprendre, de comprendre ou de s'adapter à des situations nouvelles. La définition de l'intelligence ainsi que la question d'une faculté d'intelligence générale ont fait l'objet de nombreuses discussions philosophiques et scientifiques. L'intelligence a été décrite comme une faculté d'adaptation (apprentissage pour s'adapter à l'environnement) ou au contraire, faculté de modifier l'environnement pour l'adapter à ses propres besoins. Dans ce sens général, les animaux, les plantes (intelligence primaire faite d'[instinct] et de [réflexes] conditionnés) ou encore certains outils informatiques (apprentissage automatique, intelligence artificielle) font preuve d'intelligence. L'acquisition de la parole articulée et de l'écriture, qui aident au développement du raisonnement, font de l'intelligence humaine la référence.

Nous pourrions en citer d'autres; mais nous pouvons constater que sa définition n'est pas univoque. Si le terme «intelligence» est régulièrement utilisé dans de nombreux domaines d'activité totalement différents (la psychologie, la pédagogie, l'informatique) comme l'intelligence émotionnelle, l'intelligence logico-mathématique, l'intelligence économique, et, bien évidemment l'intelligence artificielle, en fonction des domaines dans lesquelles elle s'exerce, sa définition peut varier.

L'intelligence semble résister à nos tentatives de la caractériser en termes clairs. Elle ne semble pas être une fonction définie, à l'image d'une fonction biologique ou mécanique, que nous pourrions associer à un mécanisme, aussi complexe soit-il. Elle se manifeste dans chaque situation particulière par le déploiement de capacités qui pourraient être reproduites artificiellement, nous y reviendrons, donnant ainsi l'impression que l'intelligence n'est rien d'autre que l'ensemble de ses capacités et qu'en les reproduisant toutes, nous en arriverions à une intelligence artificielle.

Quelle intelligence artificielle ?

Un consensus existe quant aux définitions de l'intelligence artificielle. Deux types sont généralement distingués : la faible et la forte.

L'IA faible, également connue sous le nom d'IA étroite, fait référence aux systèmes d'intelligence artificielle qui sont conçus et entraînés pour effectuer des tâches spécifiques ou résoudre des problèmes particuliers. Contrairement à l'IA forte ou à l'intelligence artificielle générale (IAG), l'IA faible ne possède pas de conscience, de conscience de soi ou de capacité à comprendre le contexte au-delà de son champ d'application limité et prédéfini. Elle fonctionne plutôt dans les limites des tâches pour lesquelles elle a été programmée et entraînée.

Les systèmes d'IA faible ont été développés pour gérer des tâches spécifiques, les plus connues étant la traduction, les assistants virtuels, les systèmes de recommandations, la reconnaissance d'images, les chabots ou encore les véhicules

autonomes. Ils excellent dans ces tâches, mais ne peuvent pas généraliser leurs connaissances à d'autres domaines non apparentés, un système développé pour la reconnaissance d'images ne sera pas en mesure d'effectuer des traductions. Par exemple, une IA faible formée pour recommander des films ne peut pas passer automatiquement au diagnostic de conditions médicales.

Une IA faible ne possède ni la conscience de soi ni la capacité de réfléchir sur ses actions. Elle traite des entrées et produit des sorties basées sur des algorithmes et des données sans les comprendre. Elle n'est pas autonome, son développement et ses améliorations potentielles dépendent des données qui lui sont fournies.

L'IA faible représente l'état de la plupart des technologies actuelles d'IA. Elle excelle dans des tâches spécifiques, mais il lui manque les capacités cognitives plus larges de l'intelligence humaine. Bien qu'elle ait des applications pratiques

significatives et puisse grandement améliorer l'efficacité et la productivité dans divers domaines, elle fonctionne dans des limites prédéfinies et ne possède pas la conscience de soi ou l'intelligence générale envisagées pour les futurs systèmes d'IA.

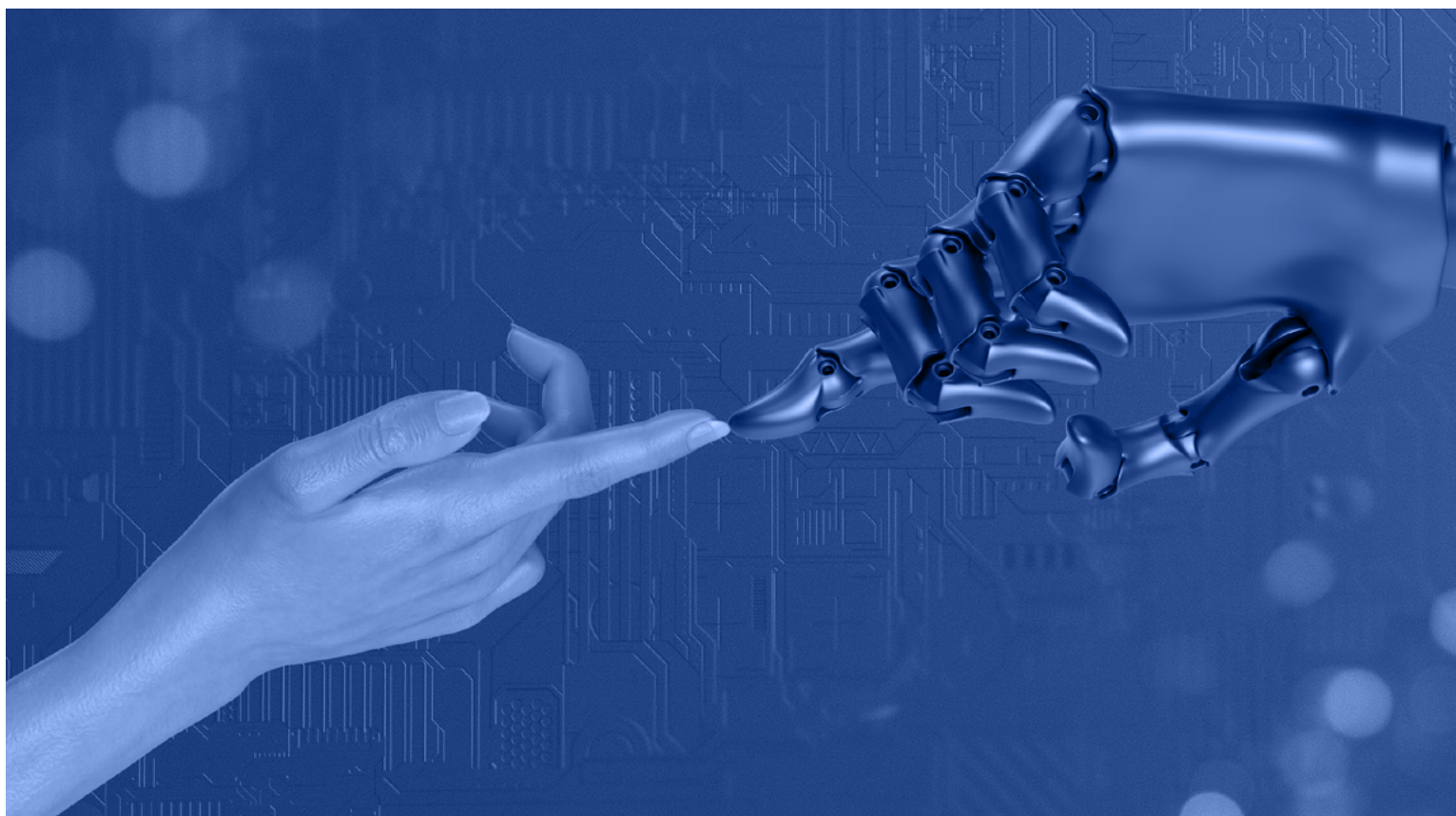
L'intelligence artificielle forte, également connue sous le nom d'intelligence générale artificielle (AGI), se réfère, quant à elle, à une forme d'intelligence artificielle capable de comprendre, d'apprendre et d'appliquer des connaissances d'une manière qui ne se distingue pas de l'intelligence humaine. Contrairement à l'IA faible, conçue pour des tâches spécifiques, l'IA forte a la capacité d'accomplir toute tâche intellectuelle qu'un être humain peut réaliser, avec la potentialité de manifester une conscience de soi, une conscience et une compréhension émotionnelle.

Elle pourrait généraliser les connaissances en appliquant ce qu'elle a appris dans un domaine pour résoudre des problèmes dans un autre, contrairement à l'IA

faible, qui est limitée à la tâche pour laquelle elle a été conçue. Elle posséderait des capacités cognitives similaires à celles des humains, telles que le raisonnement, la résolution de problèmes, la pensée abstraite et la compréhension de concepts complexes. L'IA forte aurait une conscience de soi, c'est-à-dire une conscience de sa propre existence, associée à des capacités de compréhension et de réflexion sur ce qu'elle pense ou entreprend. Elle serait en mesure d'apprendre de ses expériences, de s'adapter à de nouvelles situations, et de s'améliorer avec le temps sans intervention humaine. Elle pourrait, en outre, comprendre et générer un langage humain de manière contextuellement appropriée et significative, permettant une communication naturelle, empathique et fluide avec les humains.

Ses applications seraient sans limites. Elle serait en mesure de diagnostiquer des maladies, développer des plans de traitement et fournir des soins personnalisés en comprenant des données médicales

Photo by Igor Omilaev on Unsplash



complexes et les antécédents des patients. Elle pourrait servir de tuteurs personnalisés, adaptant les méthodes d'enseignement aux besoins et styles d'apprentissage individuel des étudiants, mener des recherches avancées, générer des hypothèses et analyser des données complexes pour faire des découvertes révolutionnaires dans divers domaines scientifiques. Elle pourrait aussi intervenir dans des processus de prise de décision complexes par les vastes quantités de données qu'elle serait en mesure de traiter.

L'usage du conditionnel reste encore de rigueur. Car, bien qu'elle détienne un immense potentiel pour révolutionner divers domaines et améliorer la vie humaine, elle nécessitera non seulement des avancées technologiques, mais aussi une réflexion approfondie sur son impact sur la société et l'humanité dans son ensemble. En d'autres termes, cette IA forte reste, au jour d'aujourd'hui, hypothétique.

L'histoire et la technologie informatique de l'IA sont des sujets qui dépassent le cadre de cet article, mais il nous semble néanmoins important d'en dresser un aperçu. L'idée de créer des êtres artificiellement intelligents existe depuis des siècles et des siècles. Les Grecs et les Chinois de l'Antiquité avaient des mythes sur les robots, les Égyptiens de l'Antiquité construisaient des automates, les vieilles horloges européennes avaient des coucous mécaniques et les jouets ambulants à remontoir existent depuis des siècles. La science-fiction, depuis le Frankenstein de Mary Shelley jusqu'à Isaac Asimov ou Philip K. Dick, s'est intéressée, elle aussi, à la création d'êtres artificiels.

L'intelligence artificielle repose depuis longtemps sur l'idée que le processus de la pensée humaine peut être mécanisé. Nombreux sont ceux qui, au cours de l'histoire, ont

pensé que l'esprit humain était essentiellement un ordinateur fonctionnant selon une logique symbolique et qu'il était possible, du moins en théorie, de reproduire l'esprit et la pensée humaine en manipulant des symboles, par exemple à l'aide d'un ordinateur. Le mathématicien et philosophe Gottfried Leibniz avait imaginé un langage symbolique qui réduirait les arguments philosophiques à des calculs mathématiques, de sorte qu'il serait possible de répondre aux débats philosophiques comme un comptable calcule les finances. L'étude de la logique mathématique formelle menée au début du XXe siècle par des mathématiciens et des philosophes tels que Bertrand Russell, Alfred North Whitehead et David Hilbert a également beaucoup influencé les premiers travaux sur l'intelligence artificielle.

Avec l'introduction d'ordinateurs capables de manipuler des nombres, les mathématiciens ont réalisé qu'ils pouvaient manipuler des symboles et ils se sont demandé s'ils pouvaient réellement créer un cerveau artificiel. Les premières recherches fondamentales sur les cerveaux artificiels ont eu lieu dans les années 1930 à 1950, les scientifiques ayant découvert que le cerveau humain fonctionnait avec des impulsions électriques, à l'instar des signaux numériques. Alan Turing a théorisé le fait que tout calcul pouvait être décrit numériquement, laissant entrevoir la possibilité de fabriquer un cerveau électronique. Walter Pitts et Warren McCulloch du M.I.T. montrèrent comment les réseaux neuronaux artificiels pouvaient exécuter des fonctions logiques, et Alan Turing écrivit un célèbre article en 1950 qui spéculait sur la possibilité de créer des machines capables de penser.

Une conférence organisée en 1956 au Dartmouth College introduisit le nom d'intelligence artificielle

et définit sa mission. Selon John McCarthy, la conférence devait

«procéder sur la base de la conjecture selon laquelle chaque aspect de l'apprentissage ou toute autre caractéristique de l'intelligence pouvait en principe être décrit avec une telle précision qu'une machine pouvait être fabriquée pour le simuler.»
(dartmouth.edu).

Depuis lors, les informaticiens ont essayé une grande variété de techniques et d'idées pour créer une intelligence artificielle, qu'il s'agisse d'une IA faible ou d'une intelligence générale artificielle.

Les pionniers de l'IA Marvin Minsky et McCarthy ont utilisé une approche symbolique de l'IA qui a dominé la recherche et la pratique de l'IA des années 1950 aux années 1980. Cette approche consistait à créer des règles logiques, étape par étape, afin que l'ordinateur exécute ses tâches, comme le pensaient les chercheurs, de la manière logique dont les humains les exécutaient : étape par étape. D'autres informaticiens introduisirent des heuristiques, ou règles empiriques, pour simplifier ce processus. En substance, ces systèmes d'IA symboliques tentaient de représenter les connaissances humaines sous la forme de faits et de règles logiques.

De nombreux financements commerciaux et gouvernementaux furent consacrés à ce domaine, et de nombreux scientifiques utilisant ces méthodes affirmèrent que l'intelligence artificielle générale était à portée de main^[1]. Malgré ces avancées, les limitations technologiques et les attentes non satisfaites conduisirent à une réduction du financement et de l'intérêt pour la recherche en IA, période que d'aucuns appelèrent «l'hiver de l'IA».

L'introduction de nouvelles techniques d'apprentissage automatique, comme les réseaux de neurones artificiels et l'algorithme de rétropropagation, permit de surmonter certaines limitations des systèmes précédents. En 1997, Deep Blue, développé par IBM, battit Garry Kasparov, le champion du monde d'échecs, montrant la capacité des IA à exceller dans des tâches spécifiques.

La recherche et le développement des réseaux neuronaux artificiels permirent, grâce à l'augmentation de la puissance de calcul et de capacité de stockage des ordinateurs, permettant la manipulation d'un volume de plus en plus important de données, d'aborder l'intelligence artificielle sous un angle très différent. En effet, un réseau neuronal est une tentative de simulation d'un cerveau basée sur les neurones biologiques du cerveau humain. Elle effectue le traitement de l'information en profondeur, appelé apprentissage profond (deep learning). Elle connaît un grand succès dans des domaines tels que l'interprétation des images et des sons, les services personnalisés tels que ceux proposés par Amazon et Google, les moteurs de recherche, la cartographie en ligne, l'analyse des données médicales pour traiter les maladies et découvrir de nouveaux médicaments, et l'identification des fraudes financières.

Aujourd'hui, l'IA symbolique et les techniques des réseaux neuronaux artificiels sont toutes deux utilisées. Elles ont toutes deux leurs propres limites et fonctionnent mieux dans des domaines différents. L'IA symbolique a permis de créer l'ordinateur capable de battre n'importe qui aux échecs, tandis que l'IA des réseaux neuronaux artificiels à réflexion profonde a produit la technologie capable d'identifier votre visage et votre voix sur votre téléphone portable.

[1] Par exemple, en 1970, Marvin Minsky, du M.I.T : *"Dans trois à huit ans, nous aurons une machine dotée de l'intelligence générale d'un être humain moyen"* (référence : BBC.com).

Une des avancées majeures de l'IA faible est ce qui est appelé l'IA générative. Celle-ci démontre d'impressionnantes compétences dans la création de contenu original, mais elle reste malgré tout limitée à des tâches spécifiques, celles pour lesquelles elle a été formée. Des modèles comme GPT-4^[2] peuvent générer du texte cohérent et pertinent en réponse à des prompts, sans toutefois comprendre véritablement le sens du texte qu'ils produisent. Les GANs^[3] peuvent, eux, créer des images réalistes à partir de données d'entraînement, mais ils n'ont pas de compréhension de ce qu'est une image en termes de perception humaine.

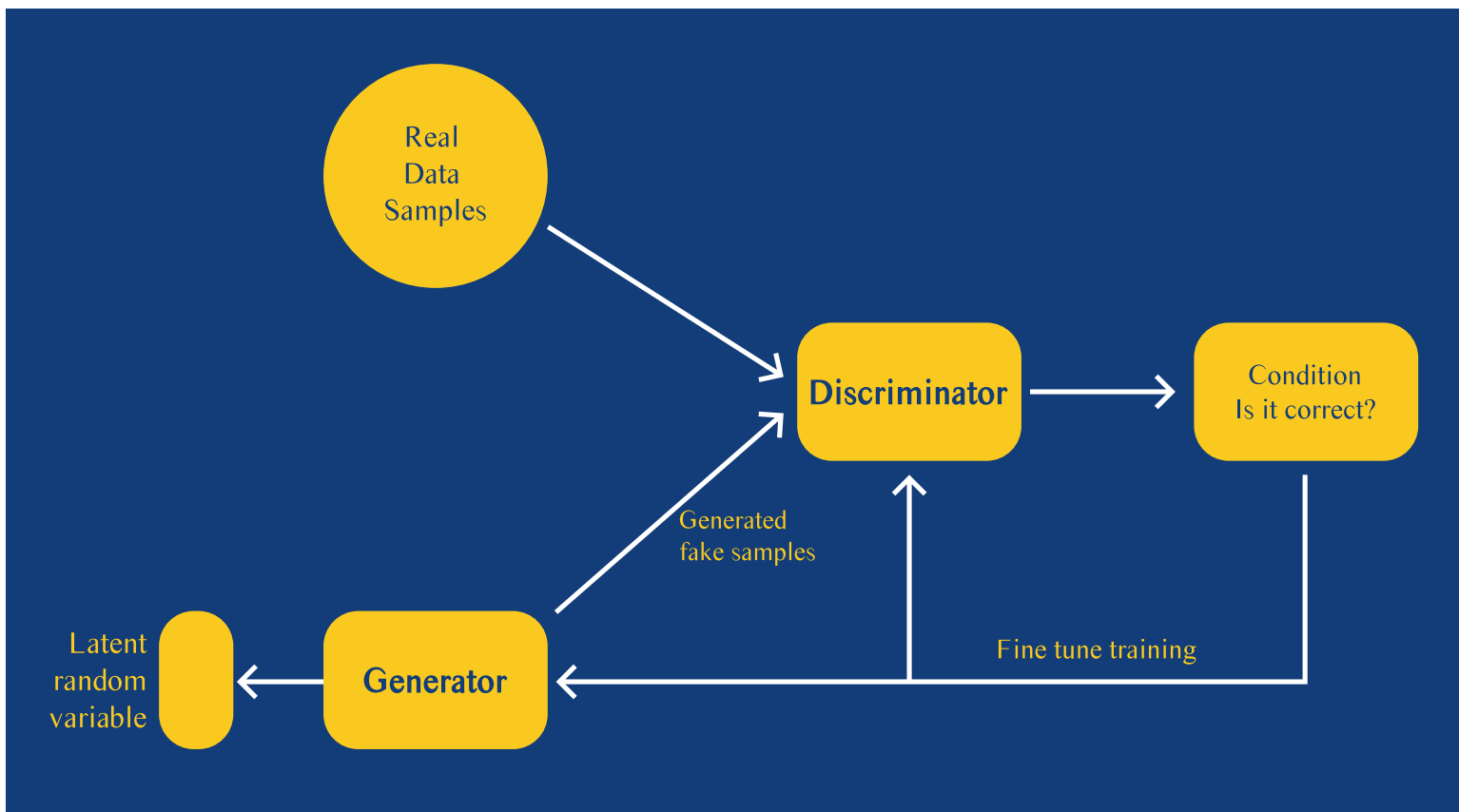
[2] Les transformeurs, comme GPT-4 (Generative Pre-trained Transformer 4, développé par OpenAI) sont « entraînés » sur d'énormes corpus de données textuelles et peuvent produire des textes cohérents et contextuellement pertinents en réponse à des invites données. GPT-4 est un LLM (Large Language Model - Modèle Massif de Langage) d'environ 1,8 trillion de paramètres.

[3] Les GANs ou Réseaux Génératifs Antagonistes se composent de deux réseaux neuronaux en compétition : un générateur, qui crée des échantillons de données, et un discriminateur, qui tente de distinguer les échantillons générés des échantillons réels. Le but est de faire en sorte que le générateur produise des échantillons si réalistes que le discriminateur ne puisse pas les distinguer des échantillons réels.

Une question de point de vue

« Nous pensons que les hommes et les autres animaux sont comme des machines d'un point de vue scientifique parce que nous pensons que les seules méthodes fructueuses pour l'étude du comportement humain et animal sont les méthodes applicables au comportement des objets mécaniques également. Ainsi, notre principale raison de choisir les termes en question était de souligner que, en tant qu'objets de recherche scientifique, les hommes ne diffèrent pas des machines. ». Rosenblueth, Arturo, and Norbert Wiener. « Purposeful and Non-purposeful Behavior. », p. 326.

Le domaine de l'intelligence artificielle (IA) se développe rapidement et a des implications significatives pour la société et l'humanité. Alors que l'IA continue de façonner notre monde et d'influer sur notre vie quotidienne, il est essentiel de procéder à une évaluation critique de ses fondements philosophiques et de veiller à ce que son développement s'aligne sur les valeurs et les objectifs de l'humanité.



L'intelligence artificielle (IA) et la science des données (data science), en particulier l'apprentissage automatique et ses applications contemporaines qui permettent la classification, la prédiction, la prise de décision et la manipulation automatisées dans de nombreux domaines de l'activité humaine et de la société, ont suscité de nombreuses controverses au cours de la dernière décennie : l'impact éthique et sociétal (potentiel) de l'IA suscite de nombreuses inquiétudes. En philosophie et dans les domaines académiques connexes, cela s'est accompagné d'une vague de publications sur les aspects éthiques et politiques de l'IA. Toutefois, la nature philosophique de l'IA a fait l'objet de moins d'attention.

Nous l'avons déjà noté, la nature de l'intelligence est l'un des fondements de la philosophie de l'IA. « Que signifie être intelligent ? » Cela amène les ingénieurs et les développeurs de l'IA à se demander si l'intelligence n'est qu'une question de traitement de l'information ou si elle peut être constituée de bien d'autres choses encore. Alors que la plupart des philosophes défendent l'exigence de conscience et de conscience de soi, d'autres affirment que la certitude de l'intelligence de l'IA peut être prouvée par sa capacité à exécuter avec succès des tâches qui nécessitaient auparavant une véritable intelligence. Cette question ne mériterait-elle pas mieux ?

Un sophisme du concret mal placé^[4] ?

Le « sophisme du concret mal placé » est un concept philosophique introduit par Alfred North Whitehead dans son ouvrage « Process and Reality ». Ce sophisme se produit lorsque des concepts ou des modèles abstraits sont traités comme s'il s'agissait de réalités concrètes, entraînant des malentendus voire des erreurs de raisonnement. Les concepts abstraits sont des simplifications ou des généralisations qui nous aident à comprendre et à décrire des réalités complexes. Ils ne sont pas les réalités elles-mêmes, mais plutôt des outils de réflexion sur ces réalités. Par exemple, le concept d'« arbre » est une abstraction qui renvoie à une idée générale de ce qu'est un arbre, englobant de nombreux types d'arbres différents aux caractéristiques variées. L'erreur se produit lorsque ces abstractions sont traitées à tort comme si elles avaient la même existence concrète que les phénomènes qu'elles décrivent. Cette erreur de positionnement conduit à une compréhension

déformée de la réalité. Par exemple, l'utilisation d'une carte (une abstraction) comme s'il s'agissait du territoire réel peut entraîner des erreurs de navigation, car la carte ne peut jamais saisir pleinement les complexités du monde réel.

En science, les modèles et les théories sont des abstractions utilisées pour expliquer et prédire des phénomènes. Traiter ces modèles comme des représentations exactes de la réalité peut conduire à des conclusions erronées, car tous les modèles ont des limites et des simplifications. De même, les modèles économiques utilisent souvent des hypothèses simplifiées pour prédire le comportement du marché. Lorsque les décideurs politiques considèrent ces modèles comme des représentations parfaitement exactes de la réalité économique, ils risquent de mettre en œuvre des politiques qui ne tiennent pas compte des complexités du monde réel. Dans la vie de tous les jours, les stéréotypes sont un exemple courant de cette erreur.

[4] Traduction littérale de "fallacy of misplaced concreteness".

Lorsque les gens appliquent des caractéristiques généralisées à tous les membres d'un groupe comme si ces caractéristiques étaient des faits concrets, ils ignorent les variations et les complexités individuelles au sein de ce groupe.

Il est essentiel de comprendre ce sophisme, car il nous aide à rester conscients des limites de nos abstractions et de nos modèles. En reconnaissant que ces outils sont des simplifications, nous pouvons les utiliser plus efficacement et éviter les pièges d'une interprétation trop littérale. Cette prise de conscience favorise une réflexion plus nuancée et plus précise dans diverses disciplines, de la science et de l'économie à la prise de décision quotidienne. Ce sophisme du concret mal placé nous rappelle que si les abstractions et les modèles sont utiles, ils ne doivent pas être confondus avec les réalités complexes qu'ils représentent.

Nous avons vu que les derniers développements de l'IA sont basés sur une représentation neuronale du cerveau. Cependant, les neurosciences en tant que discipline, comme toute autre science, sont tributaires de certains modes de traitement de leurs objets, qui projettent les choses sur un plan de simplicité plus élevé.

Cette réduction est logique. La méthodologie séculaire, consistant à utiliser des mécanismes artificiels comme exemples de processus naturels a eu tendance à éluder la distinction entre les produits de la technologie et les objets qui n'ont pas été fabriqués par la main de l'homme, a toujours été tolérable dans la mesure où il y avait gain d'efficacité à supposer que l'objet de la recherche était le modèle rationalisé, et non la chose concrète.

Si les philosophes de l'esprit attendent de la science qu'elle les renseigne sur la nature de ces objets de recherche : qu'est-

ce que la mémoire, la vision, la compréhension et la conscience? Leur préoccupation n'est pas de savoir comment les choses se passent avec le modèle — qu'ils considèrent trop souvent comme un support transparent et non déformant — mais dans notre cerveau et nos processus cognitifs. Si une abstraction d'un modèle, imposée par la nécessité pratique, est prise pour une découverte sur la façon dont le cerveau est constitué, nous nous trouvons dans une situation typique de sophisme du concret mal placé, avec les risques d'erreur d'interprétation qu'elle suppose.

Les opinions philosophiques «classiques» sur le potentiel de l'intelligence artificielle sont le produit de l'erreur qui accompagne l'interprétation littérale des modèles vaguement «inspirés du cerveau», paradigme dominant actuel de la recherche en IA, dans le but d'obtenir des performances cognitives semblables à celles de l'homme pour des tâches prédéfinies telles que la reconnaissance d'objets, la production de langage ou le jeu. Nombre de ces systèmes experts, qui sont des réseaux de neurones artificiels (RNA) formés pour exceller dans l'une de ces tâches, ont atteint des capacités surhumaines. Dans le même temps, les RNA ont montré une série d'échecs surprenants qui semblent découler de leur nature d'expert, c'est-à-dire de leur manque d'intelligence générale, de bon sens élémentaire. La question est de savoir si la technologie actuelle d'apprentissage automatique, lorsqu'elle sera portée à une taille de réseau suffisante, permettra d'obtenir une intelligence générale semblable à celle de l'homme, avec les caractéristiques qui font actuellement défaut aux IA actuelles. L'incapacité des RNA à obtenir les capacités associées à l'intelligence générale, telles que la sensibilité et la capacité d'appliquer les connaissances acquises à des

situations fondamentalement nouvelles, n'est pas surprenante si l'on considère l'interprétation analogique des modèles informatiques.

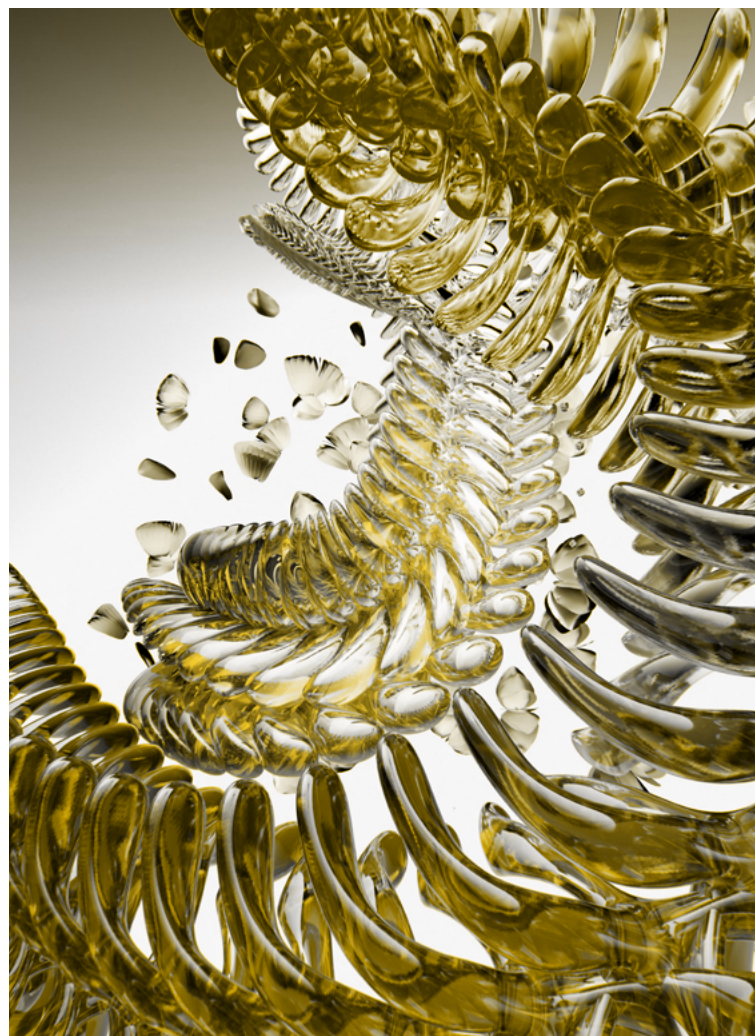
Rappelons-nous qu'en philosophie, la théorie computationnelle de l'esprit affirme que les processus cognitifs (y compris la perception, le contrôle moteur et l'affectivité) sont essentiellement des processus computationnels. Être une créature cognitive, c'est avoir un cerveau qui met en œuvre des calculs affinés par la sélection naturelle pour soutenir un comportement intelligent. Cette théorie est un moyen populaire de naturaliser l'esprit — de montrer comment l'esprit est le résultat d'événements physiques ordinaires — en postulant que, tout comme un ordinateur fabriqué est un morceau de matière orchestré de manière à réaliser des exploits cognitifs tels que la logique et l'arithmétique, le cerveau soutient la cognition par l'assemblage de ses parties matérielles en un système computationnel.

L'intelligence animale n'est donc pas plus mystérieuse que le fonctionnement de n'importe quelle machine élaborée. La conscience est alors le résultat de certains types de calculs particuliers qui se produisent dans le cerveau des créatures disposant d'une conscience, et si ces calculs étaient découverts, ils pourraient en principe être mis en œuvre dans une machine, ce qui donnerait un système doté de la même forme de conscience que l'animal.

Commettre le sophisme du concret mal placé, c'est tomber dans la tentation de réifier les abstractions qui font le succès de la modélisation scientifique. Il semble que l'interprétation littérale des modèles neuro-informatiques, ainsi que la théorie computationnelle de l'esprit qui l'accompagne, soit coupable de cette substitution du cerveau, avec tous ses détails concrets, par

une version mathématiquement précise et simplifiée de certains de ses processus. En succombant au sophisme du concret mal placé, nous oublions non seulement que le modèle est une abstraction, mais aussi qu'en décidant de procéder à certaines simplifications, nous risquons de ne pas laisser de place dans le cadre explicatif aux caractéristiques mêmes pour lesquelles une explication peut être recherchée par la suite. Ces modélisations, fondées sur des analogies sélectives entre machine et organisme, partent du principe que les différences entre la source de l'analogie et la cible de l'analogie peuvent être ignorées pour un ensemble circonscrit d'objectifs prédictifs et explicatifs. Il n'y a cependant aucune garantie que cette hypothèse se vérifie lorsque le cadre est étendu pour tenter d'expliquer des caractéristiques supplémentaires de la cible au-delà de la portée initiale de l'analogie.

Illustration de l'intelligence artificielle (IA). Cette image explore l'IA générative et la manière dont elle peut renforcer la créativité des humains. Elle a été créée par Zünc Studio dans le cadre du projet Visualising AI lancé par Google DeepMind.



Une approche processuelle

Nous avons l'habitude de penser aux technologies en termes d'objets. Lorsque nous pensons à la technologie, nous imaginons des objets matériels comme un marteau ou des objets immatériels comme des données et des logiciels. Lorsque nous pensons à l'IA, nous imaginons un ordinateur, un robot, un logiciel, une voiture autonome ... Cette façon de voir l'IA, qui s'inscrit dans une longue tradition de la métaphysique occidentale depuis Platon, voyant le monde comme une collection d'objets ou de substances, se reflète dans la philosophie de la technologie et n'a pas fortement évolué depuis.

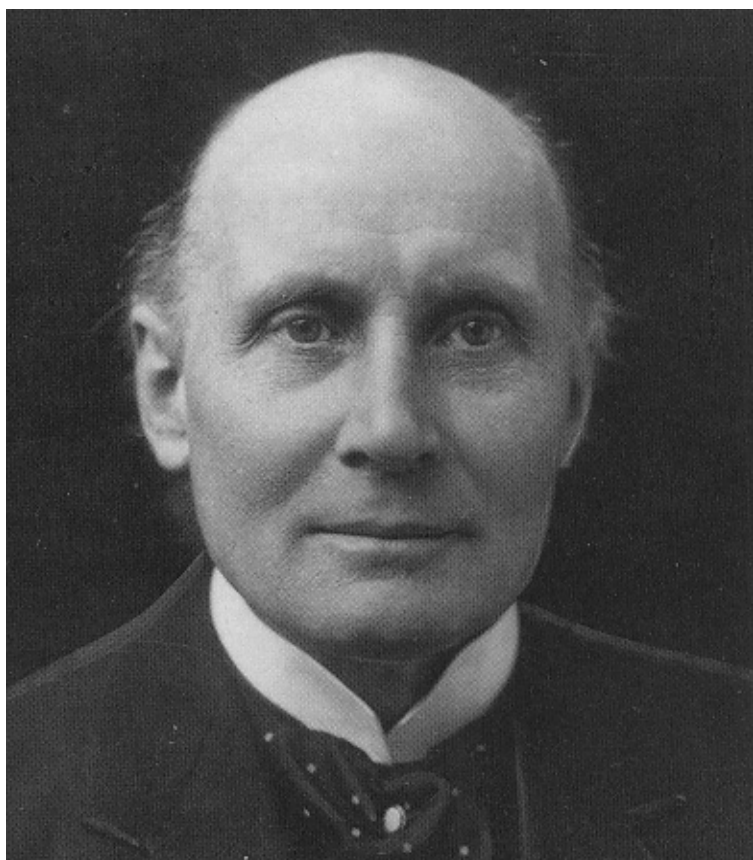
Cependant, dans la métaphysique occidentale, nous trouvons également une autre tradition, la philosophie du processus, selon laquelle le monde n'est pas une collection d'objets, mais un processus du devenir (plutôt que d'être). Cette tradition, qui s'inspire de la doctrine du flux radical d'Héraclite (*panta rhei* : tout coule), a été développée dans l'idéalisme allemand (Hegel)

et le pragmatisme (James, Dewey, Mead, Peirce), et est également présente dans une certaine mesure chez Heidegger, mais elle a trouvé son élaboration la plus connue dans les philosophies du processus de Bergson et de Whitehead, qui ont ensuite influencé des philosophes contemporains tels que Deleuze, Simondon et Latour.

Le philosophe français Henri Bergson a soutenu que l'intelligence individuelle a émergé dans un processus d'évolution qui exprime une force vitale, qu'il dénomma l'élan vital. Il a utilisé le terme «durée» pour parler du temps : il distinguait entre le temps tel que nous le vivons (le temps vécu) et le temps de la science, conçu comme des constructions spatiales discrètes. Cette durée n'est pas seulement le temps subjectif, psychologiquement vécu, elle est aussi quelque chose de réel, qui peut être expérimenté ou transformé en quelque chose de spatial. Il n'y a pas d'abord un temps objectif, puis notre expérience de ce temps objectif : le temps ne peut pas être isolé de notre expérience de celui-ci. Ce que nous appelons le temps objectif est produit par nos instruments, par la technologie. La seule métaphysique dont nous avons besoin, a soutenu Bergson, est celle qui reconnaît la durée et insiste sur l'émergence.

Le philosophe anglais Alfred North Whitehead a utilisé le terme «processus» : l'existence réelle est un processus du devenir. Alors que la philosophie occidentale a traditionnellement privilégié l'être sur le devenir, la philosophie du processus inverse ce paradigme. De plus, comme Bergson, Whitehead voulait aller au-delà de la division sujet-objet : il cherchait à fusionner le monde objectif des faits avec le monde subjectif des valeurs. Dans sa métaphysique du processus, les entités et l'expérience font, toutes deux, partie du devenir.

Image de Whitehead à l'université de Harvard, vers 1924



Comment pourrions-nous concevoir l'IA comme un processus, une expérience vécue et un devenir? C'est difficile à imaginer, car nous avons l'habitude de voir et d'imaginer l'IA comme une chose, une substance. Par exemple, nous pouvons observer les résultats d'un modèle statistique (que nous considérons comme une chose), voir un ordinateur équipé d'un logiciel d'IA ou imaginer une voiture autonome conduite par un système d'IA. Cette façon de percevoir l'IA divise déjà le monde en un perceuteur et une chose perçue. Nous pouvons également observer l'IA à différents moments. Le temps est alors construit de manière spatiale : comme une succession d'instants discrets. Au moment t_1 , «l'IA» fait x , au moment t_2 , «l'IA» fait y , et ainsi de suite. Cette façon scientifique de comprendre l'IA peut être mise en contraste avec notre expérience

personnelle de la technologie. Par exemple, la conduite d'une voiture autonome — ou plutôt le fait d'être conduit par un système d'IA — peut être vécue comme un flux, plutôt que comme une succession de moments distincts. D'un point de vue traditionnel, ces différentes conceptions du temps s'opposent : il y a un fossé entre la technologie et le monde de la vie, entre la connaissance objective et la connaissance subjective. La philosophie des processus nous permet de remettre radicalement en question les fondements métaphysiques d'un tel fossé et de considérer l'IA, ainsi que notre relation à l'IA et notre expérience de l'IA, comme un processus plutôt que comme un objet, et plus précisément comme un processus qui fusionne des éléments «objectifs» et «subjectifs», la science et le monde de la vie, le temps scientifique et le temps vécu.

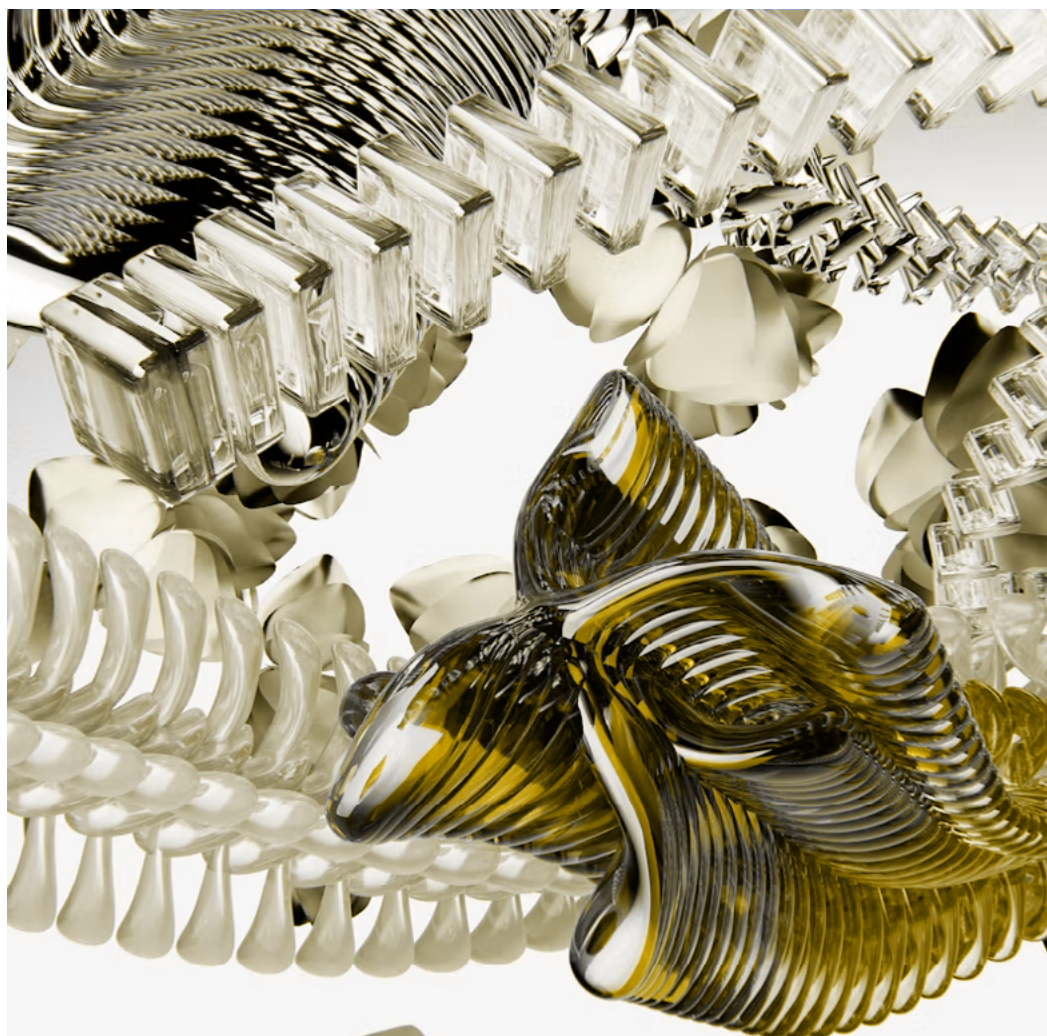



Illustration de l'intelligence artificielle (IA). Cette image explore l'IA générative et la manière dont elle peut renforcer la créativité des humains. Elle a été créée par Zünc Studio dans le cadre du projet Visualising AI lancé par Google DeepMind.

L'IA en tant que processus, plutôt qu'en tant qu'objet, fait référence à l'utilisation et au développement de processus qui se déroulent dans le temps, par exemple l'IA en tant que processus de manipulation de données. Le terme « temps » ici peut se référer à deux temps différents dans lesquels l'IA se déroule ou se développe : le temps scientifique-objectif et le temps du monde vécu, le temps vécu que Bergson conceptualisait comme la durée. Cependant, dans le processus, les deux types de temps fusionnent : l'IA dans le temps est alors à la fois mesurée/contrôlée et vécue. C'est une durée qui est à la fois expérimentée par les humains (vécue) et rendue « objective » et produite par des mesures, des technologies et des techniques de gestion. La meilleure façon de comprendre comment cela se produit est de considérer les processus de manipulation des données. Ces processus comportent diverses étapes, telles que la collecte de données, l'analyse des données, la modélisation, etc. Cette façon de percevoir/construire le processus de manipulation appartient à ce que nous pourrions appeler le temps « objectif » ou le temps scientifique. Il s'agit de gestion et de contrôle. Les étapes divisent le temps d'une manière qui le spatialise. Les différentes étapes sont des boîtes distinctes, marquant des segments de temps discrets. Mais chaque étape implique des humains, qui expérimentent, agissent et interprètent. Il n'y a pas seulement le temps façonné par le processus technologique et scientifique ; il y a aussi l'expérience humaine et l'expérience humaine du temps. Dans la pratique, à la fois, le processus technologique-scientifique et le temps vécu sont à l'œuvre. Si, conceptuellement, les deux types de temps peuvent et doivent être distingués, ils se combinent dans le processus et dans la pratique.

Ce que l'IA « est », c'est donc ce processus, voire le résultat de ce processus. Il est impossible de dire ce qu'est l'IA a priori, avant ou en dehors du processus. L'IA ne peut pas être « extraite » du temps, pas plus qu'elle ne peut être dissociée de ce que les humains font et expérimentent. Le processus peut être décrit en termes spatiaux, c'est-à-dire en termes d'étapes, mais la connaissance du processus est toujours vécue en même temps. En outre, l'IA conduit en même temps à l'émergence de sujets humains : le mesureur et le contrôleur sont le résultat du processus de mesure et de contrôle. L'utilisateur des données est façonné par le processus de manipulation des données.

L'IA façonne aussi notre passé, notre présent et notre avenir. En effectuant des classifications basées sur des données historiques, les processus d'IA peuvent nous fixer dans le passé, façonnant ainsi des présents et des futurs particuliers. Par exemple, si des données historiques provenant d'entretiens d'embauche sont utilisées pour former un algorithme de recrutement, les modes de pensée du passé — y compris les préjugés potentiels — façonneront le recrutement actuel et donc l'avenir de l'entreprise et l'histoire des personnes qui sont (ou ne sont pas) embauchées. Par le biais de la prédiction, qui influence ensuite l'action humaine, les processus d'IA façonnent le présent et l'avenir. Par exemple, si l'IA prédit qu'il y aura plus de crimes dans une zone particulière, les forces de police peuvent concentrer leurs activités dans cette zone et y prévenir plus de crimes, ce qui modifie le présent et l'avenir.

An artist's illustration of artificial intelligence (AI). This image explores generative AI and how it can empower humans with creativity. It was created by Winston Duke as part of the Visualising AI project launched by Google DeepMind.



Si nous radicalisons davantage cette approche dans le sens de la philosophie des processus, il n'y a plus d'opposition entre l'IA et les humains en tant que relata fixes dans les processus; au contraire, ils émergent du processus. Il y a d'abord l'histoire, le processus, la relation. Nous ne partons pas d'entités fixes; ce que nous appelons «IA» et «humains» émergent du processus, ils deviennent. Ce qu'est l'«IA» devient clair dans et à travers le processus de manipulation des données; elle ne peut pas être définie séparément de ce processus et est plutôt le résultat qu'un ingrédient ou un outil. De même, l'humain dans ce processus n'est pas fixé dès le départ, mais devient ce qu'il est à travers le processus : il commence avec l'idée qu'il est un individu autonome, peut-être, mais il est ensuite transformé en un consommateur manipulé dans et à travers le processus. L'IA en tant que (partie d'un) processus lui donne ce rôle. Et si elle résiste, proteste, etc., elle déclenche alors un nouveau processus, qui se connecte à l'histoire existante et peut, ou non, conduire à un résultat différent.

Cela signifie aussi que nous ne contrôlons pas totalement l'IA : non pas dans le sens où l'IA opère sans notre intervention, mais dans le sens où nous ne contrôlons pas entièrement les significations et les rôles qui résultent des processus d'IA. Les développeurs peuvent avoir une interprétation de ce que leur IA « est » et « fait », mais ce qu'elle devient peut être très différent puisque d'autres interprétations sont possibles et que le résultat d'un processus n'est pas toujours entièrement prévisible.

Les relations et les rôles de l'IA ne sont pas si différents de ceux du texte. Le texte est également une technologie dont nous pouvons parler, un processus et un créateur de sens. Il possède également des propriétés émergentes et nous ne contrôlons pas nécessairement les significations et les rôles qui en découlent. L'auteur ne contrôle pas entièrement le sens du texte. Cela semble également vrai pour le développeur, dont les intentions peuvent entrer en conflit avec ce que les utilisateurs (finaux) font du programme. Et comme nous le savons d'après la tradition de réflexion sur la technologie de l'écriture, de Platon à Stiegler, les technologies constituent également une sorte de mémoire. Dans le *Phèdre*, Platon s'inquiétait déjà du fait que les gens cesseraient d'exercer leur mémoire parce qu'ils s'appuieraient sur l'écriture. Le texte imprimé peut être considéré comme une mémoire étendue. Comme le texte, les processus de l'IA et de la science des données fixent les connaissances du passé. Une fois qu'elles sont sur la page (texte) ou dans l'ensemble de données et traitées par l'algorithme (IA), il n'y a plus de changement en temps réel. De même que dans un texte, nous pouvons nous laisser envoûter

par les pensées et les histoires du passé, les processus de la science des données peuvent empêcher le changement social en perpétuant les préjugés du passé. En même temps, il n'y a pas de déterminisme. Nous pouvons proposer différentes interprétations du texte et nous pouvons modifier l'algorithme, les données et (en principe du moins) le comportement humain.

En revanche, il existe au moins trois différences avec l'IA. Premièrement, l'IA produit un autre type de connaissances : non pas des textes (disons des connaissances linguistiques), mais des nombres, en particulier des connaissances statistiques, par exemple des probabilités, des corrélations, etc. Les processus de l'IA et de la science des données ne sont donc pas une extériorisation de la mémoire humaine, mais constituent un tout autre type de mémoire. Les processus d'IA et de science des données produisent leur propre type de connaissances, qui sont ensuite mémorisées de manière technique (bases de données, modèles). Alors que le modèle platonicien de l'écriture présuppose une mémoire préexistante chez l'homme, qui est ensuite extériorisée par l'écriture et matérialisée sur le papier, l'IA et la science des données transforment la pensée et l'expérience humaines en données, et produisent des connaissances statistiques sur ces données, que les humains concernés ne possèdent pas déjà et (en particulier dans le cas des big data et des modèles complexes) ne peuvent ni posséder ni produire. L'IA crée ainsi ses propres « mémoires », qui peuvent être très différentes du contenu de la mémoire humaine, qui est basée sur l'expérience humaine et non sur des données.

En guise de conclusion

L'intelligence artificielle a bouleversé, bouleverse, et bouleversera encore notre existence. Si l'intelligence humaine résiste à nos aspirations de la circonscrire pour mieux la définir, l'intelligence artificielle, quant à elle, se divise en deux catégories : faible et forte. Tandis que l'intelligence artificielle faible est déjà intégrée dans nos vies quotidiennes, l'intelligence artificielle forte demeure encore aujourd'hui une chimère et le restera selon nous.

L'intelligence artificielle faible a gagné ses lettres de noblesse en reproduisant, voire en améliorant, certaines tâches humaines. L'intelligence artificielle forte, quant à elle, reste tributaire d'un objectif à atteindre : reproduire,

voire surpasser, l'intelligence humaine. Mais cet objectif est-il seulement clairement défini ? Nous avons vu tout au long de cet article qu'il n'en est rien. Si objectif il y a, celui-ci se base sur un modèle. Il est cartographique et non territorial. Suivre son GPS peut nous amener à notre destination, mais il peut aussi nous conduire directement dans la rivière si nous n'y prenons garde !

En outre, l'approche processuelle gagnerait à être approfondie davantage. En insistant sur le devenir et en remettant en cause la distinction classique entre le sujet et l'objet, elle nous offrirait un nouvel éclairage sur le fonctionnement de l'intelligence artificielle et de l'intelligence humaine.

Bibliographie

- ANDLER, Daniel (2023). *Intelligence artificielle, intelligence humaine : la double énigme*. NRF Essais. Gallimard.
- CHIRIMUUTA, Mazviita (2024). *The brain abstracted: simplification in the history and philosophy of neuroscience*. Cambridge, Massachusetts: The MIT Press.
- COECKELBERGH, Mark (2021). *Time Machines: Artificial Intelligence, Process, and Narrative*. *Philosophy and Technology* 34 (4):1623-1638.
- ROSENBLUETH, Arturo, et WIENER, Norbert (1950). *Purposeful and Non-purposeful Behavior*. *Philosophy of Science* 17 (4): 318–326.

ChatGPT et recherche : appréciation des contenus sur la croissance économique et le libéralisme.

Omer Kambale Mirembe

Introduction

Depuis quelques années l'intelligence artificielle déploie la capacité des programmes informatiques à assumer des fonctions mentales telles que la compréhension d'une question, et ensuite la conception, la rédaction d'une réponse cohérente. C'est le cas de l'outil ChatGPT qui va plus loin qu'un simple moteur de recherche. Ce dispositif informatique, *Generative Pre-trained Transformer (GPT)*, qu'on peut qualifier de programme intelligent reproduit la capacité rédactionnelle de l'intelligence humaine, à partir de la puissante base des données d'internet. En effet il propose un contenu succinct cohérent sur un thème qui lui a été soumis. On peut le concevoir comme un robot concepteur et rédacteur. Cet article porte sur les opportunités et les défis de cet outil en recherche, particulièrement en sciences économiques. La réflexion s'appuie sur les contenus produits par ChatGPT sur la croissance économique et le libéralisme économique.

Intelligence artificielle et ChatGPT, contenu sommaire

Par intelligence artificielle, on entend la capacité d'une machine à analyser des données et à partir des résultats de cette analyse à résoudre un problème, à concevoir une solution, à la manière du cerveau humain. Il s'agit généralement des ordinateurs, des robots, dotés des programmes informatiques qui leur confèrent des compétences basées sur des algorithmes.

Leur « intelligence » est constituée de système d'exploitation (operating system) et des réseaux d'algorithmes informatiques à l'instar des connexions des neurones du cerveau humain. Cette « rationalité » est fondée sur une logique mathématique et informatique programmée

qui permet non seulement l'exécution algorithmique des tâches d'application mais aussi de mobiliser des millions de données en ligne pour concevoir et produire un résultat. C'est en référence à cette capacité des algorithmes programmés à réaliser des tâches cognitives qu'on en vient à parler d'intelligence. Elle est artificielle, car il s'agit de faculté technologique et non humaine naturelle. Comme le fait remarquer Lemoigne :

« *Un système est dit intelligent dès lors qu'il peut manifester quelque capacité à...concevoir et à entreprendre de sa propre initiative des modifications délibérées de son comportement.* » (2020 : 189).

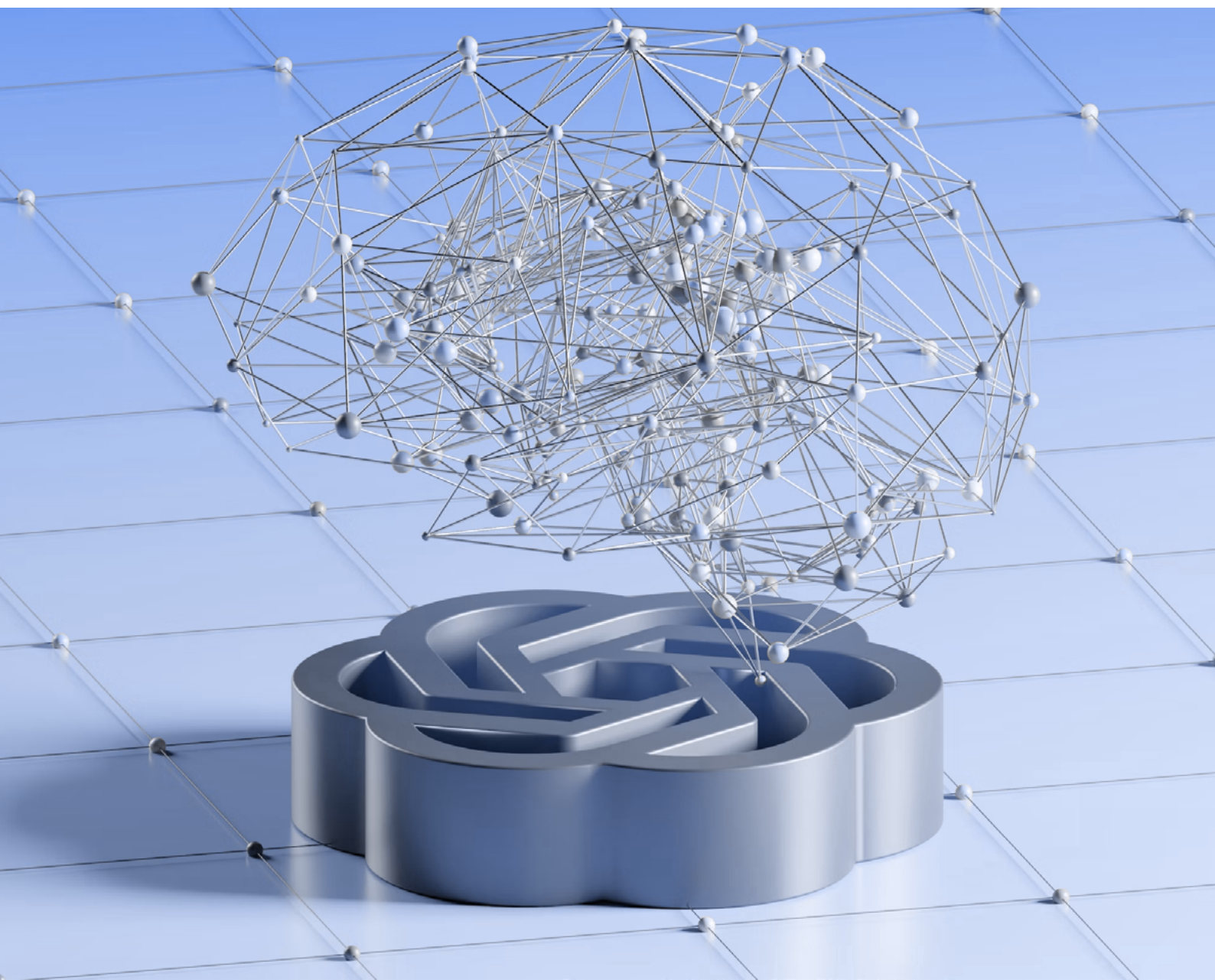
Avec l'automatisation, l'outil informatique est programmé pour *reproduire* des tâches ; l'intelligence artificielle lui confère la capacité de *produire* des solutions, du contenu, grâce à une mémoire qui permet d'analyser une grande quantité de données, les big data, en un temps record. C'est par rapport à ce rôle de suppléer à l'intelligence humaine, que Julia préfère parler d'« intelligence augmentée » (2019a : 197), du fait qu'elle est conçue pour améliorer l'intelligence humaine et non la remplacer.

ChatGPT est un outil d'intelligence artificielle, qui permet de générer un contenu sous forme de texte, en réponse à un « prompt » qui lui a été soumis. Il va au-delà d'un moteur de recherche, en procédant par l'analyse de

la question, la mobilisation des données y relatives en ligne et ensuite la conception du résultat du langage informatique au langage textuel. Il constitue donc une assistance à la rédaction, « *drafting assistant* ». Cet outil a été développé à la suite des applications d'agent conversationnel. C'est le sens du mot « chat » qui fait partie de son acronyme. GPT, *Generative Pre-trained Transformer*, traduit la faculté de l'outil à générer ou produire en langage écrit une réponse cohérente à une question qui lui a été posée.

Nous lui avons soumis deux prompts ou questions. Ses réponses sont à ce point cohérentes et substantielles qu'elles impressionnent. Nous les présentons et en brosons un commentaire dans les sections qui suivent.

Photo by Growtika
on Unsplash



La croissance économique

Sur demande, voici en encadré le contenu généré par ChatGPT au sujet de la croissance économique :

« La croissance économique se réfère à l'augmentation de la production économique d'un pays sur une période donnée, souvent mesurée en termes de taux de variation du produit intérieur brut (PIB). Elle peut être mesurée en termes réels (ajustés pour l'inflation) ou nominaux (non ajustés pour l'inflation).

Une croissance économique forte peut être considérée comme un indicateur positif de la santé économique d'un pays, car elle peut entraîner une augmentation de la création d'emplois, une amélioration des niveaux de vie et une réduction de la pauvreté. Cependant, une croissance économique excessive peut également conduire à des effets négatifs tels que l'inflation et l'augmentation des inégalités.

La croissance économique est souvent stimulée par des investissements dans des secteurs clés tels que l'industrie, l'agriculture, les services et les infrastructures, ainsi que par des politiques gouvernementales visant à encourager l'innovation, la recherche et le développement, et l'ouverture des marchés. Cependant, la croissance économique peut également être entravée par des facteurs tels que des conflits, des catastrophes naturelles, des crises financières et des politiques économiques inefficaces. ».

Cette réponse est cohérente et riche. Elle est articulée autour de trois paragraphes. Le premier définit la croissance économique et en avance les mesures. Le second en énonce les effets positifs et négatifs. Le troisième décline les facteurs incitatifs de la croissance économique, à savoir les investissements et les politiques gouvernementales.

Cependant, certains éléments essentiels sont omis; une dissertation sur la croissance économique devrait les aborder. Nous en relevons quelques-uns. Que ce soit tant au niveau des facteurs que celui des effets, il est indispensable de dissocier la croissance économique au plan microéconomique qui concerne généralement l'augmentation de la production ou des ventes d'une entreprise, de celle macroéconomique relative à l'augmentation du PIB d'un pays. Il est important de distinguer la croissance extensive, conséquence de l'accroissement des facteurs de production (capital, ressources humaines, machines etc.), de la croissance intensive

résultant de l'amélioration de la productivité des facteurs existants. On différencie par ailleurs la croissance exogène de la croissance endogène. En plus, on ne peut traiter de la croissance économique sans en référer aux points de vue de différents auteurs l'ayant abordée dans leurs recherches. Sans être exhaustif, nous pouvons en rappeler certains. Whitman Rostow, traitant de la relation entre la croissance et le développement des pays, en a relevé les cinq phases à savoir : la société traditionnelle, la réalisation des conditions du décollage économique, le décollage économique, la maturité économique et la société de consommation. Pour Robert Solow, il importe de distinguer la croissance économique à court terme résultant de l'accroissement des facteurs de production, de la croissance à long terme dont le progrès technique constitue le moteur. Dans le même angle d'idées, Joseph Aloïs Schumpeter a mis l'accent sur le rôle de l'innovation. Pour leur part Robert Lucas, Robert Barro et Paul Romer ont attiré l'attention sur le



progrès technique comme facteur endogène de la croissance. Roy Forbes Harrod et Evsey Domar ont noté un autre facteur de croissance équilibrée: les conditions d'épargne et de coefficient de capital. Enfin d'autres auteurs ont remis en question la croissance économique du fait de ses conséquences. Nous rappelons ici le rapport Meadows, et la recommandation « halte à la croissance » du Club de Rome: il faut arrêter de produire toujours plus de biens étant donné les externalités négatives sur l'environnement, à savoir la pollution, le réchauffement climatique, l'épuisement des ressources naturelles non renouvelables etc.

Photo by ilgmyzin
on Unsplash

Le libéralisme économique

Le deuxième sujet abordé est celui du libéralisme. ChatGPT a fourni ce contenu repris en encadré.

« Le libéralisme économique est une théorie économique qui met l'accent sur la liberté individuelle et le marché libre comme moyen de réguler l'économie. Selon cette théorie, l'intervention gouvernementale dans l'économie doit être minimisée, et les marchés libres doivent être autorégulés par les forces de l'offre et de la demande.

Les principes du libéralisme économique comprennent la libre entreprise, la libre concurrence, la propriété privée, la liberté de commerce et la liberté de choix. Selon les théoriciens du libéralisme économique, ces principes permettent une allocation efficace des ressources et une croissance économique maximale, en permettant aux individus de poursuivre leurs intérêts économiques et en favorisant l'innovation et la créativité.

Les partisans du libéralisme économique ont également tendance à favoriser la réduction des barrières commerciales, telles que les droits de douane et les quotas, afin de favoriser le commerce international et d'élargir le marché pour les biens et services produits.

Cependant, les critiques du libéralisme économique soulignent que cette théorie peut conduire à des inégalités économiques importantes, en favorisant les plus riches et en laissant les plus pauvres sans protection adéquate. Certains critiques estiment que l'intervention gouvernementale est nécessaire pour protéger les droits des travailleurs, assurer l'accès aux soins de santé et à l'éducation pour tous, et réduire les externalités négatives telles que la pollution.

En somme, le libéralisme économique est une théorie économique qui met l'accent sur la liberté individuelle et le marché libre comme moyen de réguler l'économie. Cette théorie a des partisans et des critiques, qui soulignent à la fois ses avantages et ses inconvénients. ».

De cet extrait ressortent trois éléments : primo la définition du libéralisme économique comme théorie économique des marchés libres, secundo ses principes et leurs effets positifs de croissance économique et d'élargissement du marché, et enfin tertio une principale critique qui relève la possibilité pour le libéralisme de provoquer des inégalités et la nécessité de l'intervention gouvernementale.

Ce contenu, tout en étant appréciable, aurait pu inclure d'autres éléments. Il est d'abord important de distinguer le libéralisme dans le secteur de la production prônant la *liberté d'entreprendre*, le libre-échange sur les marchés dans la mesure où seuls les mécanismes du marché

qu'il faut « *laisser faire* » régissent les échanges et enfin la politique commerciale libérale du « *laisser passer* » qui préconise la suppression ou la réduction des barrières au commerce extérieur. On s'attend également à ce que pareil contenu évoque le libéralisme comme une condition de concurrence pure et parfaite et de l'équilibre général. Il est aussi important d'inscrire la notion de libéralisme dans la pensée économique, en rappelant ce qu'en disent les auteurs notamment les physiocrates, Adam Smith, John Stuart Mill, Friedrich Hayek, Milton Friedman. Enfin, on ne peut manquer de souligner les critiques du libéralisme qui, principalement, fustigent les défaillances du marché et justifient l'interventionnisme.

Des opportunités et des limites

L'outil ChatGPT présente des opportunités. Nous relevons particulièrement celle d'assistance à la rédaction, d'inspiration aux chercheurs. À la phase d'exploration d'un thème, un chercheur peut avoir besoin de connaître de prime abord les concepts clés, les auteurs de référence, les principales pistes pour éviter l'éparpillement.

C'est à juste titre que Philippe Véry et Ludovic Cailluet notent que l'intelligence artificielle permet d'analyser de grands ensembles de données qualitatives, comme des textes, des vidéos, des enregistrements ou photos ; de mener une revue de la littérature sur un thème donné (2019 : 125).

Toutefois, comme chaque outil, le ChatGPT connaît quelques limites. D'abord, son efficacité dépend de la qualité des données mises à sa disposition. En effet, il ne peut déployer ses capacités qu'à partir des algorithmes de sa programmation d'une part et d'autre part sa production de contenu dépend des données

disponibles en ligne sur un sujet. Ainsi en amont de l'intelligence artificielle se retrouve l'intelligence humaine qui la programme, pas seulement des mathématiciens et des programmeurs développeurs des algorithmes, mais aussi des scientifiques spécialisés par discipline qui lui fournissent les données à partir desquelles elle peut déployer sa capacité de conception. Les failles dans ces tâches humaines altèrent la qualité de la production de l'intelligence artificielle. C'est ce que note Julia en ces termes :

« Les algorithmes peuvent en effet dérailler non seulement en raison d'une faille dans la programmation, mais aussi en raison d'erreurs dans les données... L'intelligence artificielle n'est pas de l'intelligence. Ce n'est pas non plus une boîte noire qui échapperait à notre pouvoir. C'est quelque chose que nous contrôlons complètement. Si des fautes se produisent, c'est en raison d'erreurs dans les algorithmes ou dans les données. » (2019 : II, 12)

Les informaticiens et mathématiciens logiciens écrivent les algorithmes pour résoudre un problème. Ce dernier est souvent une question d'un domaine scientifique, comme l'économie. C'est cette dernière qui produit des données qu'ils expliquent en algorithmes.

Se pose donc la nécessité de la collaboration entre l'économiste et l'expert en *data scientist* pour modéliser les données économiques que l'intelligence artificielle utilisera. Sa performance dépend donc de la quantité et de la qualité des données disponibles en ligne sur un sujet. Par ailleurs, les spécialistes des disciplines s'imposent également en aval de la production de l'intelligence artificielle. Effet, pour le cas de ChatGPT, c'est à eux d'apprécier la cohérence et l'exactitude du contenu qu'il produit. C'est dans ce sens que nous avons formulé ci-haut des commentaires sur les contenus produits par ChatGPT sur la croissance économique et le libéralisme économique.

Toutefois, l'exactitude du contenu dépend aussi de la formulation de la demande. La réponse de ChatGPT peut être faussée par le fait que la demande n'a été ni intelligible ni complète.

Une autre limite est que cet outil produit un contenu, certes sensé, mais compendieux, à peine quelques trois cents mots ou un peu plus. Les attentes doivent donc limiter l'outil à son rôle, celui d'esquisser les grandes lignes du contenu d'un sujet qui lancent le chercheur ou l'enseignant sur l'ébauche de la réflexion.

Enfin, le contenu produit constitue souvent un assemblage de textes dépourvus de référence. Ce qui présente un risque de plagiat, « artificial intelligence plagiarism » (Viseur, 2023). L'outil peut donc constituer une aubaine pour des étudiants paresseux qui vont y recourir pour s'approprier des contenus pour leurs dissertations ou leurs travaux rédigés. L'usage de ChatGPT impose donc aux écoles et aux universités plus de vigilance pour prévenir et détecter le plagiat.

An artist's illustration of artificial intelligence (AI). This image explores generative AI and how it can empower humans with creativity. It was created by Winston Duke as part of the Visualising AI project launched by Google DeepMind.



Conclusion

ChatGPT constitue une innovation utile pour la recherche en ce siècle du numérique. C'est un outil qui améliore le travail de l'enseignant et du chercheur en particulier. Il produit rapidement, sur demande, un contenu scientifique de qualité sur un sujet donné.

Cet article a porté sur l'illustration des contenus de ChatGPT sur la croissance économique et le libéralisme économique. Force est de reconnaître que l'outil a généré une synthèse substantielle.

Il importe donc aux universités de savoir tirer parti de cette innovation. Toutefois il faut s'assurer de la fiabilité du contenu, sachant par ailleurs qu'il peut s'avérer incomplet du fait qu'il dépend de la qualité et de la quantité des informations en ligne sur le sujet. Nous avons ainsi relevé des éléments complémentaires d'une synthèse des notions de croissance économique ou de libéralisme économique.

Enfin, l'usage de l'outil, particulièrement par les étudiants, appelle à plus de vigilance contre le plagiat.

Bibliographie

- CHEN, T.-J., (2023) ChatGPT and other artificial intelligence applications speed up scientific writing, editorial, *Journal of the Chinese Medical Association*, 86(4), pp. 351-353, DOI: 10.1097/JCMA.0000000000000900
- FRÉCON, L. & KAZAR, O. (2009). *Manuel d'intelligence artificielle*, Presses polytechniques et universitaires romandes.
- JULIA, L. (2019a). *L'intelligence artificielle n'existe pas*, FIRST éditions.
- JULIA, L. (2019b) L'intelligence artificielle n'existe pas, *Les dîners de l'institut Diderot*, 14 novembre 2019, pp. 7-17.
- KYROU, A., BOUTANG Y.M., & CORTEEL, M.(2023). Ce que ChatGPT dit de nos intelligences, *Multitudes*, 1(90), pp.41 – 43.
- LEMOIGNE, J.-L. (2020). Intelligence artificielle et raisonnement économique, in *Mondes en développement*, 4 (192), pp. 189-190.
- VÉRY, P. et CAILLUET, L. (2019). Intelligence artificielle et recherche en gestion, *Revue française de gestion*, 45(285), pp. 119-134 ; <https://doi.org/10.3166/rfg.2020.00405>
- VISEUR, R. (2023). *Usages de ChatGPT dans l'enseignement et la recherche universitaire*, Séminaire ChatGPT, 28 février 2023, Université de Mons.

ChatGPT en philosophie ou le retour du débat entre Descartes et Pascal

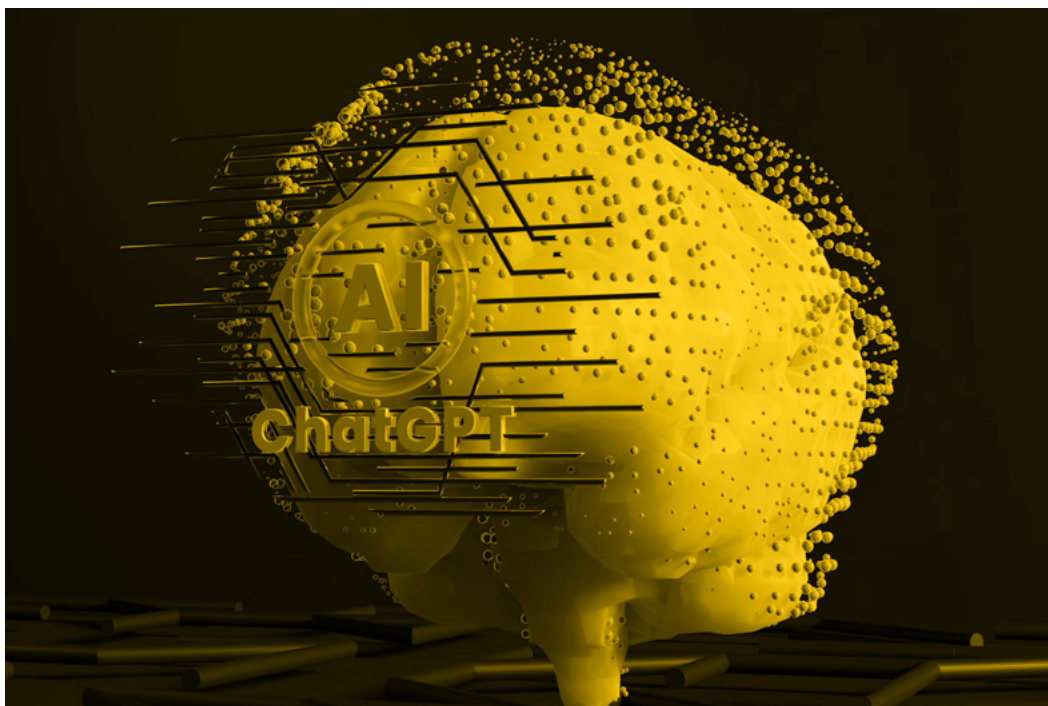
Emmanuel Boissieu

Pas un jour ne passe sans que la question de l'intelligence artificielle n'apparaisse dans l'actualité, dans les médias. Le 29 mars 2023, Elon Musk et des centaines d'experts demandent une pause dans le développement de l'intelligence artificielle pour une durée de six mois. Cette forme d'intelligence artificielle suscite pour une part une fascination, un engouement. Cent millions de personnes l'ont utilisée en 2023. Des étudiants se servent de ChatGPT pour rédiger leurs travaux écrits. Face à une telle explosion, des Universités ont décidé d'interdire cette utilisation.

Mais ces écrits ne sont pas d'authentiques pensées. Ils proviennent seulement de traitements automatiques du langage naturel. L'intelligence artificielle se fonde sur des régularités statistiques observées dans des millions de textes ingurgités. Nous sommes ici face à un supercalculateur. Le débat actuel, être pour ou contre ChatGPT, est la reprise d'un débat

ancien, celui de Pascal et Descartes au XVII^e siècle. Lors de l'invention de la machine à calculer, Pascal pense avoir créé un automate intelligent qui pourra rivaliser avec la pensée humaine. Descartes pense que cela est impossible. Toute machine, selon lui, est dénuée de pensée, de conscience. Elle ne peut pas posséder l'intelligence humaine. L'intelligence artificielle ne serait en aucun cas semblable à notre intelligence.

La question est centrale pour la philosophie, domaine par excellence de la pensée, de la rationalité depuis le miracle grec. Nous proposerons ici une étude précise à partir de deux articles de Paul Ricœur, « Ricœur et la Bible » et « Ricœur et la phénoménologie ». Ces deux articles donnent-ils des informations exactes ? Sont-ils semblables à un travail en philosophie ? En quoi la tâche de l'étudiant est-elle distincte d'une production de l'intelligence artificielle ?



Quelques affirmations justes

Les deux articles de ChatGPT présentent quelques éléments qui semblent justes.

Un semblant de plan

Ces deux articles sont construits tous les deux de la même manière. Ils semblent proposer un semblant de plan. Ils introduisent le sujet ; ils sont construits en trois paragraphes successifs et ils se terminent par une petite conclusion qui est une reprise de ce qu'ils ont énoncé antérieurement. La construction en trois paragraphes semble suivre un plan dialectique, modèle de plan pour une dissertation de philosophie.

L'énoncé de définitions

Les deux articles de ChatGPT proposent des éléments de définition. L'article « Ricœur et la Bible » nous dit que « Ricœur a beaucoup travaillé sur la philosophie de l'herméneutique ». Il perçoit bien que la démarche de Ricœur s'inscrit dans cette tradition. Dans *De L'interprétation*, Ricœur définit cette méthode comme la manifestation, comme la restauration d'un sens qui nous est adressé à la façon d'un message. L'interprétation doit écouter ce qui dit et elle doit laisser parler la parole énoncée. Seconde affirmation, la dimension communautaire de la lecture de la Bible. L'article « Ricœur et la Bible » nous dit que la lecture de la Bible n'est pas une pratique individuelle, subjective mais elle doit s'inscrire au sein d'une communauté. Ainsi dans *Du texte à l'action*, Ricœur souligne cette dimension communautaire. La Bible ne s'adresse pas à notre seule individualité. Ricœur remet en cause le privilège du dialogue, de la relation entre un Je et un Tu. Le monde biblique, selon lui, a des dimensions cosmiques (il évoque la création du monde),

communautaire (Dieu s'adresse à tout un peuple) et historico-culturels (La Bible évoque Israël, le Royaume de Dieu).

Les articles de ChatGPT ne sont pas totalement erronés. Ils proposent un semblant de plan et des affirmations justes. Mais comme le souligne Hegel dans *La Phénoménologie de l'Esprit*, nous ne devons pas confondre certitude et vérité en philosophie. La vérité philosophique doit rendre compte des contradictions du réel. Or, les deux articles de ChatGPT proposent une succession d'informations de manière linéaire et continue. Nous verrons dans un second moment les insuffisances de ces deux articles et par là même de l'intelligence artificielle.

Portrait de Hegel par Schlesinger (1831).



Une lecture insuffisante

Une absence de problématisation

Les deux articles de ChatGPT ne proposent aucune problématisation, aucune mise en perspective. Ils ne font pas dialoguer Ricœur et la tradition phénoménologique. Le nom de Husserl, de Heidegger ne sont même pas mentionnés. Le fondateur de la phénoménologie n'est pas évoqué.

Ces deux articles ne proposent pas de questionnement personnel, d'appropriation personnelle. Ils se présentent comme énoncés de données neutres, objectives sans aucun questionnement personnel. Tout étudiant de bachelor, de master sait qu'un devoir de philosophie est un travail personnel, un questionnement personnel. Il ne peut se présenter comme l'énoncé de données pseudo-objectives.

Bien plus, les deux articles de ChatGPT ne travaillent aucun extrait de la pensée de Ricœur. Ils ne laissent pas Ricœur s'exprimer. Ces deux articles évoquent la lecture, l'interprétation mais ils ne donnent rien à lire ni l'un ni l'autre.

Des définitions insuffisantes

Nous avons vu plus haut que certains éléments de définition sont exacts mais généralement les définitions proposées sont insuffisantes. La définition de la phénoménologie est beaucoup trop rapide. Cette tradition est certes une méthode mais elle n'est pas que cela. Ricœur lui-même, dans *A l'école de la phénoménologie*, définit

« la phénoménologie à partir de la source de l'œuvre husserlienne et des hérésies issues de Husserl ».
(Ricœur, 2016,9).

La définition de la phénoménologie à partir du vécu est approximative car le vécu pour Husserl n'est pas le donné empirique. La phénoménologie

ne désire pas décrire le donné empirique. Husserl n'est pas Hume et la phénoménologie n'est pas un empirisme. Elle recherche l'essence universelle. La vie dont elle parle n'est pas la vie de la conscience naturelle mais c'est la vie de la conscience pure.

La présentation de Ricœur est elle-même un peu rapide. L'article « Ricœur et la Bible » présente l'œuvre comme un travail « sur les relations entre philosophie et théologie ». Certains théologiens comme Bultmann, Barth, Bonhoeffer ont joué un rôle important sur la pensée de Ricœur mais ce dernier se méfie de la théologie. Il se sent plus proche de l'exégèse, de la lecture de la Bible que de la théologie. Dans *Penser la Bible*, Ricœur déclare :

« le philosophe le mieux disposé au dialogue avec l'exégète est sans doute celui qui lit plus volontiers des livres d'exégèse que des traités de théologie. La théologie, en effet, est un discours très complexe et d'un niveau spéculatif qui le rend éminemment respectable. Mais c'est un discours composite »
(Ricœur, 2003,12).

La théologie doit unir différentes approches, la lecture de la Bible, l'utilisation de concepts philosophiques, l'élaboration d'une métaphysique, et Ricœur se méfie de cette complexité. Les définitions proposées par l'intelligence artificielle sont souvent trop générales, trop approximatives.

Des affirmations fausses

En outre, certaines affirmations proposées par ces deux articles sont fausses. Nous choisirons trois exemples ici de propositions erronées ou approximatives. Première affirmation, à propos du dialogue. L'article « Ricœur et la

Bible » nous dit que « La Bible est un texte qui devait être lu et interprété en dialogue avec les autres car c'était seulement à travers ce dialogue que l'on pouvait découvrir de nouvelles perspectives et de nouvelles significations ». Ricœur, certes, ne s'enferme pas dans une perspective dogmatique, monolithique. Il s'ouvre aux autres mais la lecture d'un texte n'est pas de l'ordre du dialogue car Ricœur repère une tension essentielle entre différentes interprétations. Le titre d'une de ses œuvres n'est-il pas *Le conflit des interprétations* ? Dans ce texte, Ricœur croise différentes lectures de la Bible qui s'avèrent toutes insuffisantes et qu'il est difficile de faire dialoguer l'une avec l'autre, la lecture de Freud fondateur de la psychanalyse, la lecture de Hegel qui pense une téléologie de l'Esprit et celle de Eliade qui propose une phénoménologie de la religion. La lecture de Freud est parcellaire et Ricœur note que l'attention du fondateur de la psychanalyse est plus précise en art que la lecture superficielle qu'il propose de la Bible. Cette lecture est orientée par une condamnation de la religion, par une assimilation de la religion à une névrose obsessionnelle de l'humanité.

La lecture que Hegel réalise de l'Écriture est plus attentive aux textes eux-mêmes. Hegel étudie, par exemple, la progression à l'œuvre au sein de la première alliance et il prête attention à la loi, aux prophètes et à l'incarnation au sein de la deuxième alliance. Son analyse philosophique est proche parfois de *l'Évangile selon saint Jean* en particulier dans sa compréhension de la passion et de la résurrection. Mais cette lecture est orientée par une téléologie. Le judaïsme, par exemple, selon Hegel, n'apparaît que comme une anticipation du christianisme. La lecture de Eliade est aussi plus attentive que

celle de Freud. Dans *Le sacré et le profane*, Eliade saisit l'originalité du temps biblique, historique par rapport au temps cyclique des religions naturelles. Un dialogue est possible entre ces différentes approches mais ce dialogue ne se fait pas sans tension, sans conflit. Une réconciliation est peut-être envisageable mais elle n'aura pas lieu maintenant mais au sein d'une eschatologie. Le dialogue n'est pas une synthèse, un savoir absolu.

De même, le dialogue est peut-être possible entre les différentes méthodes de l'Écriture sainte. Lors d'un congrès, organisé par Xavier Léon-Dufour le 10 septembre 1969, Ricœur prononce deux conférences, la conférence d'ouverture et celle de clôture sur cette question. Il est nécessaire de confronter, de croiser les différentes méthodes de lecture de la Bible mais cette rencontre ne se fait pas sans conflit. La méthode historico-critique initiée par Spinoza étudie le milieu historique, linguistique, culturel dans lequel les textes de la Bible ont été écrits. La méthode structurale est antihistoriciste, antipsychologique et antisociologique. Elle étudie la structure interne au texte et elle s'oppose alors à la première méthode. Elle donne une priorité à la synchronie sur la diachronie et elle affirme l'autonomie sémantique du texte, la mise entre parenthèses de l'intention de l'auteur. La troisième méthode, l'herméneutique, prend en compte le hors texte. Selon elle, le texte vise un monde au-delà de lui-même. L'herméneutique s'oppose alors à la sémiotique qui demeure dans le texte. L'herméneutique a une référence et elle s'adresse à un lecteur au-delà du texte. Ricœur n'occulte donc pas les différences, les tensions entre ces diverses approches. Il ne croit pas qu'un simple dialogue, échange, peut apaiser les tensions et créer une unité.

Seconde affirmation fautive, la dimension seulement morale de la Bible. L'article « Ricœur et la Bible » commence par occulter une distinction essentielle pour Ricœur, la distinction entre la morale et l'éthique. Cet article nous dit que la Bible permet de « réfléchir sur des questions éthiques et morales ». Il ne repère donc pas une distinction essentielle que Ricœur présente dans *Soi-même comme un autre*. L'éthique selon lui, se définit à partir du désir humain, à partir de la visée de la vie bonne. L'éthique a une dimension téléologique. La morale est une réflexion sur les normes, sur la loi et elle a une exigence d'universalité. La Bible, selon Ricœur, a une dimension éthique mais là n'est pas l'essentiel pour lui. Elle a surtout une dimension poétique et elle s'adresse à l'imagination humaine. Elle invite à une reconfiguration du monde et elle élargit alors les possibilités d'existence. Elle est une nouvelle manière d'habiter le monde et elle a un sens existentiel.

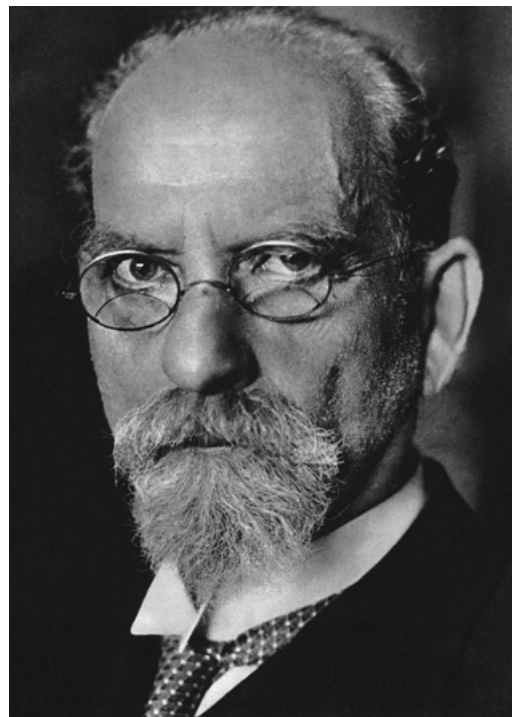
Troisième affirmation, l'assimilation de la phénoménologie à une méthode. Cette école de philosophie est initiée par Husserl qui désire faire de la philosophie « une science rigoureuse ». Elle propose, en outre, une ontologie et l'ego transcendantal est le principe de cette ontologie. Elle pense la conscience à partir d'une téléologie. Comme l'écrit Emmanuel Housset dans *Husserl et l'idée de Dieu*,

« la téléologie semble donc bien être la véritable ontologie, car, elle montre que l'histoire par cette volonté universelle est le mouvement de la subjectivité transcendantale vers elle-même et qu'en cela elle est le chemin de l'absolu vers lui-même ». (Housset, 2010, 181).

Des erreurs de forme

Les deux articles de ChatGPT énoncent des propositions approximatives. En outre, l'expression n'est pas toujours soignée. Des phrases sont répétées plusieurs fois. L'article « Ricœur et la Bible » utilise deux fois la tournure « attentive et réfléchie » en quelques lignes, l'article « Ricœur et la phénoménologie » deux fois l'expression « la structure de l'expérience ». Certaines phrases n'ont pas de contenu véritable. L'article « Ricœur et la phénoménologie » parle d'exploration « en profondeur », ou de « méthode importante ».

Des distinctions essentielles ne sont pas faites. L'article « Ricœur et la Bible » associe sens et vérité mais nous ne savons pas de quelle vérité il s'agit. Ricœur distingue ainsi différents types de vérité. Nous pouvons en repérer trois formes : la vérité comme adéquation, comme vérification, la vérité comme savoir absolu impersonnel, universel et la vérité comme milieu, comme tâche ancrée dans l'histoire. La Bible recherche bien sûr cette dernière forme de vérité et non les deux premières mais l'article « Ricœur et la Bible » n'en dit rien.



Edmund Husserl
(1910s)

Des enjeux non perçus

Mais le plus grand problème de ces deux articles est l'ignorance d'enjeux fondamentaux ; ils commettent alors des contresens majeurs.

L'article « Ricœur et la phénoménologie » n'a pas vu la relation entre Ricœur et Husserl, pourquoi Ricœur parle de « décevante phénoménologie ». Il a l'a situé directement dans la suite de cette école de philosophie et il n'a pas saisi le tournant qu'est la philosophie de Ricœur, la greffe herméneutique. Ricœur reconnaît une défaillance du sujet transcendantal et il découvre que l'ego n'est pas l'origine, le fondement ultime. Ricœur dans le tome 2 de *La philosophie de la volonté, Finitude et culpabilité*, énonce une autre méthode et il médite sur la faute, sur la culpabilité. L'entreprise phénoménologique n'est possible que si elle fait abstraction de la faute et de la transcendance. Le sujet concret est une volonté faillible. Il est alors, selon Ricœur, nécessaire d'ouvrir une autre perspective et de proposer une empirique de la volonté. Il est nécessaire d'étudier les divers aveux du mal grâce à une méthode herméneutique.

L'article « Ricœur et la phénoménologie » ne dit mot de la greffe herméneutique. Il ne permet pas de penser non plus la relation entre récit et phénoménologie. Il dit seulement que « Ricœur a exploré la question de la narrativité dans la phénoménologie ». Cette dernière apparaît ici comme un lieu, un domaine qui abriterait en lui le récit. Or, tel n'est pas le cas. La poétique du récit n'est pas dans la continuité de la phénoménologie. Ricœur note une aporie à propos de la phénoménologie de la temporalité. La pensée de Husserl renvoie à la philosophie de Kant, comme celle de Kant à la philosophie de Husserl. Chaque pensée renvoie à l'autre mais elle l'exclut à la fois. Nous n'entrons dans la démarche

de Husserl que si nous rejetons l'idéalisme transcendantal kantien. La poétique du récit est alors une réponse à la phénoménologie car elle propose une médiation entre le temps vécu et le temps cosmique. Elle inscrit le temps vécu au sein du temps cosmique grâce à l'invention des calendriers, grâce aux archives, grâce à l'attention prêtée à la succession des générations. L'article « Ricœur et la phénoménologie » tait cette réponse du récit à l'aporie et il ne permet pas de penser l'articulation entre la phénoménologie, la temporalité et le récit.

ChatGPT ne propose pas alors un travail de pensée mais seulement une suite de propositions dont certaines sont vraies et d'autres approximatives. Nous verrons alors dans un troisième moment la nature du travail de l'étudiant, la distinction entre une authentique pensée et le résultat de l'intelligence artificielle.



Le travail de l'étudiant

La problématisation

Tout étudiant doit apprendre à problématiser son sujet, ce que ne propose pas ChatGPT. L'apprenti philosophe doit découvrir les implications, les sous-entendus de son sujet. Les articles de ChatGPT n'énoncent aucune implication, aucun sous-entendu. Tout semble clair à première lecture même si, comme nous l'avons dit, certaines propositions sont confuses. L'étudiant doit définir le problème à analyser et il doit repérer les domaines de réflexion où son sujet a un sens. Il doit se poser les questions suivantes : Quel problème sous-entend le sujet ? En quels termes le problème est-il posé ? L'apprenti philosophe doit aussi caractériser le problème. Il doit alors se poser deux autres questions. De quelle manière le problème est-il posé ? A quel type de problème a-t-on affaire ? Les articles de ChatGPT sont incapables de caractériser un problème et ils ne peuvent pas se questionner sur la manière dont le sujet est formulé.

Sur cette photo prise par Emiliano Vittoriosi, on peut voir un Mac Book avec une fenêtre ouverte. L'écran affiche la page d'accueil de ChatGPT, un modèle linguistique d'IA, conçu pour faciliter la communication et fournir des informations à ses utilisateurs. Photo by Emiliano Vittoriosi on Unsplash

La construction d'un véritable plan

L'étudiant doit apprendre à construire un plan, une réelle progression de pensée. Les articles de ChatGPT juxtaposent seulement des affirmations et ils ne proposent pas de mouvement de pensée. Un plan philosophique est une construction dynamique de la réflexion et les articles de ChatGPT proposent des contenus statiques. L'article « Ricœur et la phénoménologie » utilise comme termes de liaison, « également », « enfin », « en somme ». « Également » suppose deux énoncés semblables et il n'y a pas de progression de l'un à l'autre. « En somme » suppose un résumé, une récapitulation d'affirmations sans ouverture.

L'étudiant en philosophie peut construire deux types de plan. Premièrement, il peut élaborer un plan dialectique. En un premier temps, la pensée essaie d'énoncer ce qui peut fonder la thèse. Dans un second temps, elle discute cette thèse et elle propose une analyse critique. Elle examine et elle juge cette thèse en mettant à l'épreuve ses fondements. Dans un troisième temps, elle doit proposer un dépassement des deux moments antérieurs. Elle formule un réexamen du sujet tout en conservant les deux antérieurs. Ce plan a un double intérêt. Il a un intérêt théorique et il est capable de conserver la vérité. Il a un intérêt logique et il permet une intégration supérieure. L'article « Ricœur et la Bible » devrait montrer que Ricœur est un lecteur de la Bible et présenter ses méthodes de lecture. Il devrait montrer quelles critiques ont été faites à cette lecture comme celle d'Emmanuel Falque. Il devrait présenter les réponses de Ricœur à ses critiques. L'article « Ricœur et la phénoménologie » devrait montrer que Ricœur s'inscrit dans la tradition phénoménologique, qu'il fut directeur, par exemple, du centre des Recherches phénoménologiques et



herméneutiques. Cet article devrait présenter les critiques que Ricœur adresse à la phénoménologie et il devrait montrer alors son inflexion par rapport à cette école de pensée.

Second type de plan, le plan notionnel. L'étudiant doit ici dans un premier temps définir l'essence de la notion, dans un second temps se poser la question de son existence et dans un troisième temps déterminer la valeur de cette notion. L'article « Ricœur et la Bible » devrait se demander ce qu'est la lecture de Ricœur, étudier comment cette lecture s'est faite lorsque Ricœur pense le livre de *La Genèse*, le *Cantique des cantiques* ou les paraboles évangéliques. Elle devrait dans un troisième temps étudier la pertinence de ces lectures et elle pourrait par exemple comparer la lecture de Ricœur avec celle des mystiques comme saint Bernard qui inspire sa pensée ou avec celle d'autres philosophes comme Emmanuel Levinas ou Jean-Luc Marion.

A partir de la lecture d'extraits

L'étudiant doit construire sa réflexion à partir de la lecture de l'auteur qu'il étudie, à partir d'extraits précis. Les articles de ChatGPT, comme nous l'avons dit, font fi de toute lecture. L'étudiant en bachelor ne peut certes pas lire l'intégralité d'une œuvre et il doit savoir faire des choix. Mais il n'est pas possible de proposer une réflexion sur Ricœur et la Bible sans mentionner certains ouvrages comme *Penser la Bible, Lectures 3 Aux frontières de la philosophie* ou *Ecrits et conférences 5 La religion pour penser*. Il n'est pas possible de penser la relation entre Ricœur et la phénoménologie sans évoquer *A l'école de la phénoménologie*.

Un engagement personnel

Tout travail philosophique suppose une pensée personnelle et non une soumission à un autre, et, en particulier à une machine. La philosophie moderne, la pensée des Lumières exige cet engagement personnel. Comme l'écrit Kant dans l'opuscule *Qu'est-ce que les Lumières ?* « *sapere aude ! Aie le courage de te servir de ton propre entendement ! Telle est la devise des Lumières.* » (Kant, 2007,5). Tout étudiant est une personne intelligente capable de réfléchir par elle-même. Proposer comme travail personnel le fruit de l'intelligence artificielle est seulement l'expression du manque de volonté, forme de démission, désir de rester dans un état de minorité comme le dit Kant. L'engagement personnel est à l'origine d'un travail de master, de thèse mais il est déjà présent dans un devoir de bachelor. L'étudiant doit faire certains choix ; il doit oser penser par lui-même. Les choix doivent être argumentés, mesurés ; ils doivent se fonder sur des connaissances philosophiques, sur des exemples précis. Or, les articles de ChatGPT ne proposent ni argument ni exemple. L'étudiant doit apporter sa pierre à l'histoire de la pensée. Le correcteur évalue l'apport en proposant une note.

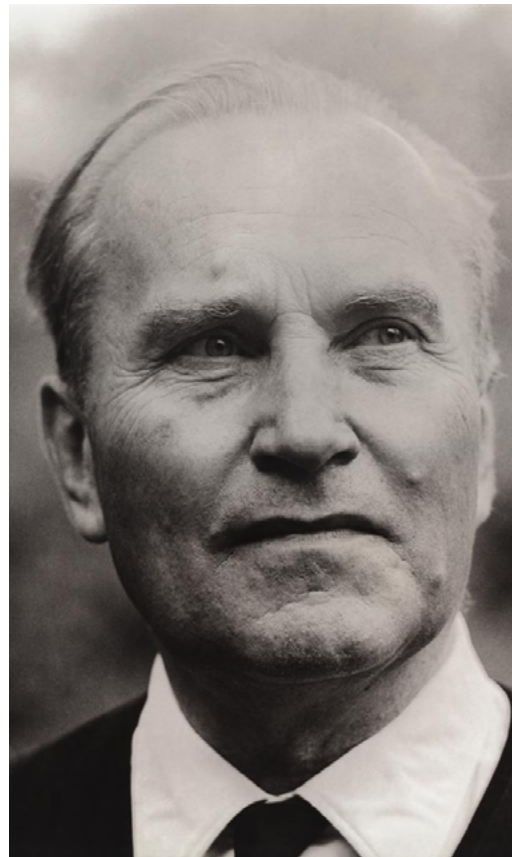
L'apprenti philosophe doit faire alors le pari de la vérité, de l'authenticité. La subjectivité de l'étudiant doit être une subjectivité éthique ; elle doit être une bonne subjectivité. Cette subjectivité se définit selon Ricœur dans *Histoire et vérité* à partir de trois critères. Premier critère, elle se définit par sa disponibilité et non par son narcissisme de l'étudiant qui croirait obtenir une bonne note en présentant un travail réalisé par l'intelligence artificielle. Second

critère la bonne subjectivité se définit par l'ouverture à l'autre et non par le mensonge d'un étudiant qui ferait passer un article de ChatGPT comme son propre travail. Troisième critère, la subjectivité éthique se définit par l'ouverture à l'inattendu et non par la fermeture d'un étudiant qui s'empêche de penser lui-même.

Apparemment les articles de ChatGPT semblent être rédigés correctement. L'étudiant peut s'illusionner en présentant des articles de l'intelligence artificielle comme son propre travail mais cette supercherie ne trompera pas longuement l'enseignant correcteur. Certaines affirmations peuvent être exactes mais nous ne sommes pas ici face à un travail de pensée. L'intelligence artificielle ne peut pas rivaliser avec la pensée humaine. Descartes a raison ici contre Pascal.

L'étudiant en fraudant à partir des articles de ChatGPT s'empêche lui-même d'avancer dans ses études. Il oublie aussi le coût de la quête de la vérité en philosophie depuis Socrate. Patočka est un témoin de ce coût pour notre temps. Après avoir été torturé le 7 mars 1977 par la police tchécoslovaque il écrivait le 8 mars

« Ce qu'il faut, c'est dire la vérité. Il est possible que la répression s'intensifie dans des cas individuels. Les gens se rendent compte à nouveau qu'il y a des choses pour lesquelles il vaut la peine de souffrir et que, sans ces choses, l'art, la littérature, la culture, entre autres, ne sont que des métiers auxquels on se livre pour gagner son pain quotidien » (Patočka, 1982, 250).



Jan Patočka (1971)

Bibliographie

- HOUSSET Emmanuel, *Husserl et l'idée de Dieu*, Paris, Philosophie et théologie, CERF, 2010.
- KANT Emmanuel, *Qu'est-ce que les Lumières ?*, traduction Jean-Michel Muglioni, Hatier, Poche, 2007.
- RICŒUR Paul, *De l'interprétation Essai sur Freud*, Points, Essais, n 298, 1995.
- RICŒUR Paul, *Du texte à l'action Essais d'herméneutique II*, Paris, Seuil, 1986.
- RICŒUR Paul, LACOCQUE André, *Penser la Bible*, Points, Essais, n506, 2003.
- PATOCKA Jan, *Essais hérétiques*, Verdier, 1982.

